

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
					←
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE BIBLIOTHÈQUE

CINQ CENTS



Publié par POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol III

{ PAR AN
\$2.50 }

MONTREAL, 1ER SEPTEMBRE 1887

{ UN NUMERO
5 CENTS }

No. 21

LA CHASSE A L'HERITAGE



Dans le vestibule on retira le cadavre de Jean Beauflis, le domestique de M. Valentin.

LA CHASSE A L'HERITAGE

I

LE CRIME DE LA MAISON ROUGE

Bon nombre de nos lecteurs doivent se souvenir de l'émotion profonde que provoqua, vers l'année 1875, l'épouvantable drame qui s'accomplit, en pleine forêt des Ardennes, et dont, pendant longtemps, le mystère est resté impénétrable, malgré les actives recherches de la police. C'est un des faits les plus bizarres que l'on ait jamais relevés dans les annales criminelles de l'Argonne, et aujourd'hui encore, ce n'est qu'avec une sorte de frisson que l'on ose en parler sous le chaume des fermes isolées.

On était au 3 avril.

Ce jour-là, selon les traditions ordinaires, Juste Courtin, gardien du troupeau de Pierre Lelorrain, quitta le parc où les bestiaux de son maître venaient de passer l'hiver, et descendit, accompagné de ses bêtes et escorté de ses deux grands chiens ardennais, vers la ferme de la *Maison-Rouge*, qui était située dans l'une des gorges les plus étroites de la forêt.

Cette ferme appartenait à Pierre Lelorrain, qui l'habitait avec sa femme et sa fille.

Habituellement, lorsque les chiens atteignaient l'entrée de la gorge où la maison était enfouie, ils se livraient à des manifestations de joie non équivoques et poussaient des aboiements répétés auxquels s'empressait de répondre le chien resté à la ferme.

Cette fois, chose singulière, ils restèrent dans le défilé, silencieux, flairant le sol, craintifs, inquiets et l'oreille basse.

—Eh bien, *Ardent*!... Eh bien, *Pataud*!... Qu'est-ce qu'il y a donc? fit Justien Courtin, un peu surpris de l'attitude de ses compagnons.

Pour toute réponse, ceux-ci levèrent le museau en l'air, hérissèrent leur fauve pelage et jetèrent aux échos un long hurlement plaintif.

Le conducteur du troupeau se sentit pris d'inquiétude.

Il prêta l'oreille et écouta, espérant entendre les aboiements du chien de ferme.

Mais, du milieu de cette nature morne et triste, pas un bruit, pas un son, pas une voix ne se fit entendre!

Courtin pâlit.

—Les chiens ont été à la mort, murmura-t-il en se signant... Que s'est-il donc passé à la ferme?

Il porta en même temps à ses lèvres la trompe pendue à sa ceinture et en tira deux sons aigus, qui résonnèrent comme deux appels désespérés.

Les notes franchirent monts et vallées, furent répercutées comme des milliers d'échos par les masses granitiques, mais aucune autre note semblable, partie de la *Maison-Rouge*, ne lui répondit.

Ce silence acheva de porter l'épouvante dans l'âme du berger.

Pour que rien ne répondit à son signal, il fallait qu'un malheur eût frappé les habitants de la ferme, et comme Juste Courtin était brave et courageux, il poussa son troupeau en avant, encouragea ses chiens de la voix et, finalement, franchit le défilé.

Le troupeau pénétra dans l'enclos ouvert et se répandit dans la cour. Quelques-uns des bestiaux s'avancèrent jusqu'à l'entrée d'une écurie dont la porte à deux battants semblait avoir été violemment poussée du dedans au dehors.

Mais arrivés là, ils se jetèrent vivement en arrière, en poussant des mugissements de terreur.

En même temps, Juste Courtin remarquait sur le sol d'étranges piétinements, des empreintes qui lui étaient bien connues et de larges taches noires qui ressemblaient à du sang caillé.

—Les loups! dit-il tout bas en frémissant.

Et observant la répulsion que ses bêtes manifestaient à l'entrée de l'écurie, il y courut.

Devant lui, à ses pieds, gisaient des squelettes d'animaux—trois tas d'ossements!

C'était tout ce que les loups avaient laissé de deux vaches et d'un cheval restés à l'écurie pour les besoins de la famille.

Mais pour que les loups eussent pu s'introduire avec une telle audace jusque dans la cour de la *Maison-Rouge*, pour qu'ils eussent exercé leurs déprédations sans crainte des maîtres, sans que ceux-ci les eussent repoussés, il fallait que Pierre Lelorrain et sa famille fussent morts ou eussent abandonné la ferme.

Morts!... tous les trois!...

Cette pensée fit froid dans le dos à Juste Courtin; il la repoussa comme impossible: Lelorrain était dans la vigueur de l'âge; sa femme n'avait pas encore trente ans et leur fille venait d'accomplir sa dixième année; tous trois jouissaient d'une santé robuste, et aucune épidémie n'avait jamais sévi sur le plateau.

Quant à l'idée d'un crime, elle ne se présenta même pas à l'imagination du berger. Un crime dans cette contrée... Cela ne s'était jamais vu!

Restait l'abandon de la ferme... un voyage peut-être!

L'abandon? Quelle cause eût pu le rendre nécessaire!

Un voyage? Mais les loups ne s'approchaient des habitations que durant l'hiver, et, pour qu'ils eussent pu s'introduire dans l'enclos, il fallait supposer que les maîtres étaient partis au cœur de la mauvaise saison, c'est-à-dire à une époque où les sentiers sont impraticables, sinon pour le fermier, du moins pour sa femme et sa fille; ce qui n'était pas admissible.

Cependant, l'effroi commençait à gagner Juste Courtin.

—Maître Pierre! cria-t-il d'une voix étranglée.

Les hurlements de ses chiens redoublèrent.

Ils s'étaient placés derrière lui, la queue basse, le museau tendu: quant aux bestiaux, ils allongeaient leurs mufles blancs, et leurs gros yeux, bons et doux, se tournaient vers lui comme pour l'interroger.

De lourdes gouttes de sueur perlèrent sur la figure hâlée du berger.

Il fit appel à son courage et alla heurter à la porte de la ferme.

Toujours même silence!

Alors il tenta d'ouvrir la porte, mais elle était fermée en dedans.

L'enclos formait un cercle presque complet, dont les deux extrémités venaient aboutir au défilé; à droite et à gauche, se trouvaient des écuries, des remises, des granges, toutes les dépendances d'une ferme où on se livre à l'élevage du bétail.

La maison d'habitation appartenait au fond, protégée par une formidable haie vive aux jets vigoureux, serrés et impénétrables; on l'avait élevée sur quatre marches pour la protéger contre l'infiltration des eaux, qui, grâce à la pente douce du terrain, s'écoulaient dans une sorte d'abreuvoir dont le trop-plein disparaissait par d'invisibles fissures. Elle se composait d'un rez-de-chaussée et d'un grenier. Le grenier s'éclairait, sur la façade, d'un œil-de-bœuf et le rez-de-chaussée de deux fenêtres; mais par suite de l'élévation de ce rez-de-chaussée et peut-être aussi par mesure de prudence, ces fenêtres, de l'extérieur, se trouvaient placées à une hauteur de plus de deux mètres. Il était donc impossible, sans le secours d'une échelle ou d'un escabeau, de plonger son regard dans la maison par un de ces ouvertures, dont les auvents étaient grands ouverts.

Le berger alla prendre un tonneau vide dans une des remises, le roula sous la fenêtre la plus voisine de la porte d'entrée et, s'étant hissé jusqu'au niveau des vitres, il plongea résolument son regard à l'intérieur.

Mais le spectacle qui le frappa alors fut si inattendu et si effrayant que son visage se couvrit tout à coup d'une pâleur de suaire; il se mit à chanceler sur ses jambes, et au bout de

quelques secondes, éperdu et frémissant, il s'affaissa sur lui-même et alla rouler sur le sol en proférant un cri de terreur.

Au même instant, une clameur s'éleva autour de lui, faite du gémissement des bœufs, mêlé aux hurlements prolongés des chiens et alla réveiller les lugubres échos des gorges profondes!..

Quelques heures plus tard, Juste Courtin se trouvait à Vouziers, dans le cabinet du procureur de la République.

Le chef du parquet est assis à son bureau et le berger se tient debout devant lui, les épaules couvertes de sa large limousine, les deux mains appuyées sur le bâton ferré qui est comme l'attribut essentiel de sa profession.

Le magistrat, le visage austère, l'attitude grave, est assisté d'un greffier qui s'apprête à écrire la déposition qu'il va entendre, tous deux regardant Courtin avec un sympathique intérêt.

Ce dernier est encore en proie à la plus vive émotion, et le procureur de la République a dû suspendre, pour quelques instants, son interrogatoire, afin de lui permettre de reprendre son sang-froid.

Pendant ce court répit, le magistrat, d'une main fébrile, a écrit plusieurs lettres.

A l'appel de sa sonnette, l'huissier de service se présente.

—Que l'on porte ces lettres au plus vite, ordonna-t-il. Passez vous-même à la gendarmerie et dites au capitaine de se trouver, dans une heure, de l'autre côté de l'Aisne, à l'entrée de la route de Buzancy. En même temps, prévenez au Lion-*Or* qu'il me faut une voiture, pour quatre personnes, au même endroit. Allez!

L'huissier s'inclina et sortit.

Puis, le magistrat se tournant vers Juste Courtin :

—Et maintenant, lui dit-il, vous croyez-vous en état de continuer votre déposition ?

—Oui, monsieur, répondit le berger.

—Parlez alors et reprenez votre récit au moment où vous avez regardé à l'intérieur de la ferme. Vous avez dit, n'est-ce pas, que le spectacle qui s'était offert à vous était si horrible que vous n'aviez pu en soutenir la vue et que vous êtes tombé sans connaissance... Est-ce bien cela ?

—Parfaitement.

—Continuez, alors.

Juste Courtin passa la main sur ses yeux comme pour échapper une vision qui l'obsédait et reprit la parole.

—J'étais donc tombé, dit-il, et j'avais perdu connaissance à l'épouvantable tableau que j'avais entrevu ! Combien de temps dura cet état ? Je l'ignore. Je revins à moi sous les caresses de mes chiens, qui me léchaient la figure et au bruit que faisaient mes animaux, les uns beuglant, les autres aboyant et me léchant tour à tour. J'étais dominé par une grande terreur et comme affolé. J'eus bien, un instant, l'envie de remonter sur le tonneau pour voir si je n'avais pas été le jouet de quelque méchant sorcier, mais je n'en eus pas le courage et, sans trop savoir ce que je faisais, en hâte, tout tremblant, je fis entrer mon troupeau dans les écuries et fermai les portes. Puis je quittai la ferme après avoir replacé la barrière. Mes chiens voulaient me suivre. Je les menaçai de mon bâton ferré, et les bonnes bêtes allèrent se coucher à la portes des écuries. Alors je me mis à courir dans le défilé, me heurtant aux pierres aux arbres, débouchant, glissant comme un homme ivre, et ce-là jusqu'au moment où je me trouvai sur la grande route.

—A quelle pensée avez-vous cédé en quittant la ferme ?

Celle d'accourir ici, pour vous raconter ce que je venais de voir.

A quelle heure êtes-vous arrivé avec votre troupeau à la Maison-Rouge ?

Vers neuf heures du matin.

Cette heure a une grande importance. Êtes-vous certain de ne pas vous tromper ?

—A peu près, monsieur.

—Vous n'avez plus rien à déclarer ?

—Plus rien, monsieur.

—Vous savez signer ?

—Oui, monsieur, je sais lire et écrire.

Le procureur de la République s'adressa à son greffier.

—Lisez la déposition, dit-il brusquement.

Le greffier donna lecture du procès-verbal au bas duquel le berger apposa sa signature.

—Maintenant, reprit le magistrat, nous allons partir pour la Maison-Rouge et vous nous y accompagnerez.

—Je suis prêt à vous suivre, monsieur, dit-il aussitôt.

Le chef du parquet quitta immédiatement le Palais de justice en compagnie de son greffier et de Juste Courtin, et peu après ils arrivaient à l'entrée de la route de Buzancy.

Une voiture stationnait sur la route.

A quelques pas, un médecin, requis par le procureur, causait avec le capitaine de gendarmerie qui s'était fait accompagner d'un brigadier et d'un simple garde.

—Où allons-nous, monsieur le procureur, demanda l'officier après avoir salué le magistrat.

—Suivez-nous à cheval, capitaine, répondit le chef du parquet, et nous, messieurs, en voiture. Courtin montera sur le siège avec le cocher et lui indiquera le chemin qu'il devra prendre.

Il était une heure et demie.

Le mauvais état des routes et la raideur des rampes à franchir ne permirent pas à la calèche de parcourir la distance avec plus de rapidité que ne l'avait fait le berger, marchant à pied.

A l'entrée du défilé, toute voie carrossable cessant, le magistrat fit arrêter la voiture et il en descendit ainsi que son greffier et le médecin.

Les quatre personnages, précédés de Juste Courtin, traversèrent le défilé et atteignirent peu après l'entrée de l'enclos.

II

UN ÉPOUVANTABLE MYSTÈRE

Le silence lugubre qui planait sur la ferme fut un instant interrompu par les aboiements des chiens qui se précipitèrent vers les arrivants.

—Paix, là ! fit le berger.

A cette voix, ils revinrent prendre leur place à la porte des écuries.

Le procureur de la République commençait ses investigations.

—Avant de franchir cette enceinte, dit-il à Courtin, expliquez-nous, je vous prie, en quel état se trouvait la barrière lorsque vous êtes arrivé ici, ce matin ?

—Complètement ouverte, monsieur, répondit le berger.

—Était ce l'habitude du fermier de laisser cette barrière ouverte ?

—Le jour, quelquefois ; la nuit, jamais ?

—Prenez note, monsieur Clément, dit le magistrat au greffier.

Ils entrèrent.

Le capitaine de gendarmerie avait mis pied à terre et tenait son cheval par la bride.

Le procureur de la République examina le sol avec la plus grande attention, mais ce sol, amolli par les pluies, ne conservait d'autres empreintes que celle du piétinement des bestiaux. Le tonneau était à la place où Courtin l'avait mis, sous la première fenêtre. En cet endroit, on remarquait des pas humains tout frais encore : c'étaient ceux du berger. Les marches en pierre étaient nettes et luisantes et ne conservaient aucun vestige de boue ou de terre glaise.

Près de l'écurie où gisaient les squelettes des animaux dévorés par les loups, on constata des piétinements de fauves, ce qui prouvait une invasion toute récente. Quant aux taches noires qu'on voyait çà et là, elles furent enlevées avec la terre, par le médecin, et placées dans un vase pour être soumises plus tard à l'analyse.

Le médecin appelé à donner son opinion sur l'époque à laquelle avaient été dévorés le cheval et les deux vaches, affirma que leur mort devait remonter à un mois. Le renseignement avait une importance considérable. Il affirma aussi que les traces de fractures qui existaient à l'intérieur des deux battants de la porte, provenant des coups de sabot du cheval et des pressions répétées des deux vaches, essayant de sortir de l'écurie pour échapper au jeûne que leur imposait la mort ou la disparition du maître. Cela établissait que s'il y avait eu crime, car rien n'était encore constaté sur ce point, le crime s'était accompli dans la journée ou dans la soirée, c'est-à-dire à un moment où la barrière de l'enclos était encore ouverte.

— Avant d'entrer dans la maison, dit le procureur, visitons les dépendances ; vous nous préviendrez, Courtin, si vous y relevez quelques particularités digne d'être notées.

On parcourut donc les granges, les celliers, les écuries, les greniers, la laiterie et le poulailler.

Toutes choses étaient en état, les ustensiles se trouvaient à leur place habituelle, les provisions étaient intactes ; aucun larcin n'avait été opéré ni parmi les fourrages, qui se trouvaient là en abondance, ni parmi les céréales.

Jusqu'à aucune trace de vol.

La disparition des animaux de basse-cour s'expliquait naturellement : ou ils avaient été dévorés par les loups, ou, poussés par la faim, ils avaient gagné les bois et y étaient restés.

La situation se compliquait.

N'y avait-il point eu crime.

Telle était la question que se posait le magistrat.

— Nous allons, maintenant, dit-il, pénétrer dans la maison.

— Mais la porte est fermée en dedans, observa Juste Courtin.

— Je le sais ; et puisque nous n'avons pas avec nous un serrurier pour opérer l'ouverture de cette porte, vous allez, Courtin, monter sur le tonneau, briser une des vitres, lever l'espagnolette, ouvrir la fenêtre et vous introduire par cette voie dans l'intérieur : une fois là, il vous sera facile d'ouvrir du dedans.

Juste Courtin s'avança tout chancelant vers le tonneau.

Il s'arrêta subitement.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il. Je n'oserai jamais affronter seul un pareil spectacle.

— Il est donc bien terrible ? fit le magistrat.

— Voyez vous-même ! répondit le berger.

Le chef du parquet, s'aidant de l'épaule de Courtin, grimpa sur le tonneau et porta vivement son regard vers l'intérieur.

Un tressaillement involontaire agita tout son corps et il oscilla sur lui-même.

— C'est horrible, en effet ! dit-il à mi-voix.

Et il sauta à terre.

— Vous permettez, monsieur le procureur ? demanda à son tour le capitaine de gendarmerie.

— Pas vous, capitaine, interrompit vivement le magistrat ; un de vos hommes !...

L'officier se tourna vers son brigadier :

— Exécutez l'ordre ! dit-il d'un ton impatient.

La curiosité de chaque spectateur commençait à être singulièrement éveillée, et le brigadier s'empressa de se hisser à la hauteur de la fenêtre : Alors ayant brisé la vitre de sa main gantée, il passa brusquement le bras à l'intérieur, fit jouer l'espagnolette et ouvrit brusquement les deux battants.

C'est tout ce qu'il put faire.

Une odeur exécrable s'échappa alors de la maison, et il resta un moment comme suffoqué.

Mais surmontant promptement cette courte défaillance, il franchit l'appui de la croisée et il disparut !

Il y eut une seconde d'attente anxieuse.

Enfin, le brigadier se présenta à la fenêtre ouverte.

— La porte est fermée à clé, dit-il, et la clé n'est pas dans la serrure.

— Faites sauter la serrure avec le pommeau de votre sabre, ordonna le capitaine.

On entendit un coup sec et un bruit de ferraille roulant sur le carreau.

La porte s'ouvrit.

Le brigadier sauta plutôt qu'il ne descendit les marches du perron.

Il était très pâle.

— Sacré mille diables ! dit-il, comme s'il eût voulu par cette exclamation, exprimer l'horreur et la terreur qu'il venait d'éprouver.

— Je passe le premier, messieurs, suivez-moi, dit le procureur, en franchissant les marches en compagnie du médecin.

Une exclamation d'épouvante sortit de toutes les bouches.

Qu'on s'imagine trois cadavres assis à une table sur laquelle on remarque les vestiges d'un repas inachevé.

Pierre Lelorrain, accoté à la muraille, la tête droite et soutenu dans cette position par l'angle de la cheminée, semble regarder les assistants avec deux yeux que les larves ont en partie dévorés...

Madame Lelorrain, assise à côté de son mari, laisse porter sa tête sur l'épaule de celui-ci. Sa coiffe s'est rabattue et cache le haut du visage ; la bouche apparaît monstrueusement ravagée. Quant à l'enfant, assise en face de sa mère, ses deux bras se croisent sur la table et sa tête vient y trouver un appui.

L'intelligent magistrat est saisi d'une idée nouvelle ! et il ne lui semble pas impossible que la mort des trois malheureuses victimes ne soit le résultat d'un empoisonnement, — volontaire ou accidentel — une seule chose le préoccupe encore, la disparition de la clé.

Et c'était là, en effet, un détail des plus graves.

S'il y avait eu empoisonnement et si cet empoisonnement avait été involontaire, la porte ne devait pas se trouver fermée à clé, ou la clé devait être restée dans la serrure.

Si, au contraire, l'empoisonnement avait été volontaire, il fallait admettre que Pierre Lelorrain, après avoir fermé la porte, en avait enlevé la clé.

Mais où était-elle ?

Il en était là de ses réflexions, quand il se sentit touché à l'épaule.

Il se retourna vivement et aperçut le docteur.

— Qu'y a-t-il ? demanda le magistrat étonné.

— Regardez ! répartit le docteur.

Et, du geste, il indiqua le sol carrelé de la pièce.

Le procureur se pencha pour voir.

On distinguait ça et là, de nombreuses traces de pas dont les contours humides et mélangés de terre glaise avaient été respectés par la poussière qui, tombant lentement du grenier, les accusait davantage encore ; elles étaient nettes, vives et colorées d'une teinte plus foncée que le sol même.

Parmi ces traces de pas, une d'elles tranchait sur toutes les autres par la forme particulière qu'elle affectait ; c'était l'empreinte d'un pied petit — point le pied d'un enfant, cependant — chaussé de bottines à semelle étroite, sans clous, aux talons à peine plus larges qu'une pièce de cinq francs et élevés à ce point que l'empreinte en était incomplète ; le milieu par suite de la cambure du pied et de la hauteur du talon, n'avait pas porté sur le sol.

— Voyez ! dit le médecin au magistrat, il y a là une trace qui révèle la présence dans cette pièce, au moment de la mort de la famille Lelorrain, d'une quatrième personne étrangère au pays. La forme de sa chaussure l'indique suffisamment.

— En effet ! approuva le magistrat.

L'empreinte fut soigneusement relevée à l'aide d'une feuille de papier.

— Elle se continue jusqu'à la porte, ajouta le médecin.

— Qu'en concluez-vous ? demanda le procureur.

— Je vais vous répondre tout à l'heure.

Le docteur s'approcha de la table sur laquelle, entre autres objets, se trouvaient un cruchon ayant contenu de la bière et quatre verres : l'un à moitié plein, les autres vides.

Il prit le verre à moitié plein, trempa son doigt dans la bière qu'il contenait et laissa tomber une goutte du liquide sur sa langue.

—Singulier goût ! murmura-t-il.

Fuis il chauffa l'un des verres vides, en le tenant dans ses doux mains et le flaira quelques secondes.

—Le *stramonium datura* ! s'écria-t-il, plante à la fois poison et narcotique, selon la dose absorbée.

Y a-t-il eu empoisonnement ayant déterminé une mort immédiate, ou simple hypnotisme suivi d'hébètement et d'engourdissement ? La question est difficile à résoudre. Toutefois la présence d'une personne étrangère, chose démontrée par les traces existantes sur le carreau, devient certaine par l'existence de ce quatrième verre. Donc, un fait certain se dégage : c'est qu'il n'y a pas en suicide, mais crime. Un étranger est entré dans cette maison à l'heure du repas, s'est assis à cette table en même temps que les trois victimes, a introduit une dose quelconque de *stramonium datura* dans ce cruchon, et le liquide sophistiqué a été bu par la famille Lelorrain, dont les trois verres sont vides, tandis que le quatrième est resté intact sans doute.

Tout en parlant de la sorte, le médecin examinait les trois cadavres.

Nous avons dit que la jeune Lelorrain avait la face appuyée sur ses deux bras, qui se croisaient sur la table. Dans cette position, le cou de l'enfant se trouvait dégagé et mis à nu. Dès qu'il l'eut observé, le docteur ne put s'empêcher de tressaillir. A la naissance de la nuque, sur la chair tuméfiée, apparaissait comme un point noir, une goutte de sang caillé.

—Qu'est ceci ? balbutia-t-il, devenu plus attentif.

Et, du bout de l'ongle, il fit tomber le caillot de sang et mit à jour une sorte d'incision triangulaire.

—Oh ! oh ! ajouta-t-il, le crime se complique.

Et, ayant ouvert sa trousse, il en tira un stylet émoussé et l'introduisit dans la blessure.

Puis, s'adressant aux gendarmes, en désignant Lelorrain et sa femme :

—Soutenez ces deux corps ! ordonna-t-il d'une voix nette et vibrante.

Les gendarmes obéirent.

L'anxiété générale s'accroissait de minute en minute.

Le docteur retourna vivement les deux autres cadavres, et l'on put voir à la nuque de chacun d'eux une blessure semblable à celle qui se trouvait au cou de l'enfant.

—Eh bien ? fit le procureur.

—Eh bien ! reprit le médecin, j'y vois clair maintenant, et, si vous le voulez, je puis reconstituer le drame comme il a dû se passer.

Et sans attendre qu'il y fût invité, il poursuivit sur un ton de gravité spéciale qui impose tout de suite à ceux qui écoutent :

—Lelorrain, sa femme et sa fille, dit-il, n'ont pas été empoisonnés mais simplement endormis par l'absorption du *stramonium datura*, employé comme narcotique. Amenés à cet état inconscient, ils ont été frappés à la nuque, d'une lame étroite, aiguë et triangulaire, par une main assurée qui a pris son temps. La mort a été instantanée, insensible pour les victimes et sans amener aucun épanchement de sang à l'extérieur, but que l'assassin n'a pas tout à fait atteint, puisque nous constatons que le sang a été répandu. Puis, le crime commis, il s'est retiré, a fermé la porte et a emporté la clef, ou l'a jetée dans quelque ravin. Voilà sûrement ce qui s'est accompli dans cette chambre il y a un mois environ. J'ajoute que le crime a dû être commis à un moment où il faisait encore jour, puisque nous ne trouvons sur la table aucune trace de lumière.

—Mais, observa le magistrat, un pareil forfait a dû avoir un mobile...

—C'est probablement le vol !... A moins que...

—Achevez.

—A moins que tout ceci ne soit le résultat d'une atroce vengeance.

—C'est ce que nous découvrirons !

Le magistrat s'adressa à Juste Courtin.

—Connaissez-vous des ennemis à Pierre Lelorrain ?

—Oh ! non, monsieur, répondit le berger, le maître était un homme juste envers les serviteurs et bon pour les pauvres.

—Quel était l'état de ses affaires.

—Il passait dans le pays pour jouir d'une grande aisance. Il était économe et travailleur, et sa femme bonne ménagère.

—L'accord existait dans le ménage ?

—On n'a jamais vu de ménage plus uni.

—Tout cela est bien étrange !

La cupidité seule aurait guidé l'assassin.

Nous allons visiter la maison, conclut le magistrat. Mais, auparavant, il est bon de fouiller les cadavres.

Cette besogne pénible fut exécutée par les gendarmes.

On trouva sur Pierre Lelorrain, une bourse de cuir contenant une vingtaine de francs et, dans son gousset, une montre en argent.

Sa femme avait également quelques menues monnaies dans sa poche.

Pauline, l'enfant, portait à ses oreilles des pendants en or, qui n'avaient pas été touchés.

Les trois victimes n'avaient dont été ni fouillées, ni dévalisées.

Cela devenait invraisemblable.

Le magistrat s'obstina, mais lorsqu'il voulut pénétrer dans la pièce voisine, dont l'entrée se trouvait à l'extrémité de la salle à manger, le médecin l'arrêta :

—Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il avec un geste impatient.

—Je crois, répondit le docteur, qu'il serait oiseux de porter nos investigations de ce côté-là.

—Pourquoi ?

—C'est que les empreintes de pas s'arrêtent à la table, et que l'espace compris entre cet endroit et l'extrémité de la chambre ne porte aucun vestige de ce genre.

Le magistrat remua la tête en signe d'approbation.

—C'est vrai ! dit-il. Mais qui sait si l'auteur de ce triple assassinat n'a pas pris des précautions qui nous échappent ? Tout crime doit avoir une cause, c'est la cupidité, et il est de notre devoir de ne rien négliger pour découvrir la vérité. Venez ! venez ! hâtons-nous.

Sur ces mots, il pénétra dans la seconde chambre.

Il fut suivi par son greffier, Juste Courtin et l'officier.

Cette pièce servait de chambre à coucher aux époux Lelorrain ; au fond, se trouvait un cabinet où couchait l'enfant.

Tout était parfaitement en ordre.

Le plafond avait tamisé une poussière épaisse comme dans la pièce voisine, mais nulle part on n'y voyait, sur les meubles de traces de mains, sur le carrelage d'empreintes de pas. A coup sûr, dans la journée du crime, personne, venant du dehors, n'était entré dans cette partie de la maison.

Les clefs se trouvèrent sur la serrure des meubles ; on les ouvrit.

On trouva dans un petit bureau une sorte d'agenda sur lequel Pierre Lelorrain inscrivait les recettes et les dépenses de la maison, et dans la caisse de ce bureau, une assez forte somme en or, quelques titres de propriété et le récépissé d'un dépôt fait à la banque de Vouziers. Dans l'armoire, dans la commode, toutes les deux pleines de linge et d'effets d'habillement, rien n'avait été soustrait. Une petite boîte, placée sur un des rayons, bien en vue, et contenant plusieurs bijoux appartenant à madame Lelorrain, était intacte.

Ainsi, la cause du crime échappait aux recherches du magistrat.

Un triple assassinat avait été commis dans des conditions particulièrement dramatiques, et ce n'étaient ni la haine ni la cupidité qui avaient armé le bras du meurtrier.

Était-ce possible.

Il fallait cependant bien se rendre à l'évidence.

Seule, la découverte du criminel pouvait éclaircir ce mystère. Mais qui était-il, et comment l'atteindre ?

—Pensez-vous, docteur, qu'il soit utile de procéder à une autopsie ? demanda alors le procureur au médecin.

—Je ne le pense pas ! Mes prévisions seront vérifiées ; jus-

qu'à présent, et pour compléter mon rapport, il me suffira de soumettre à certains réactifs ce verre à moitié plein, dont je désire analyser le contenu.

Le moment du départ était arrivé.

Il fut convenu que les deux gendarmes et le berger resteraient à la ferme jusqu'au moment où l'on procéderait à l'inhumation des corps.

Puis, le procureur et le greffier, accompagnés du docteur et du capitaine de gendarmerie, rentrèrent à Vouziers.

Tous étaient également préoccupés.

Jusqu'alors on n'avait trouvé aucun indice qui permit d'espérer atteindre prochainement l'auteur de ce crime effroyable, et chacun comprenait la responsabilité qui allait peser sur lui.

Dès le lendemain, une instruction minutieuse commença, on se livra à des enquêtes de toutes sortes, on interrogea les habitants, les aubergistes, les loueurs de voitures. On manda les plus habiles limiers de la police, et pendant plusieurs semaines la contrée fut sillonnée en tous sens et fouillée dans ses replis les plus secrets.

Peine inutile !

L'assassin demeura introuvable et le parquet dut bientôt s'avouer impuissant.

Toutefois, deux faits importants restaient consignés au dossier la piqûre à la nuque des victimes et l'empreinte du pied du criminel !

On fit faire des fac-similés de cette empreinte, que l'on répandit en grand nombre pour servir de base aux recherches que l'on était bien résolu à reprendre ultérieurement.

En attendant, et pour se conformer à un procédé ordinaire de la police, qui réussit souvent, on eut l'air de renoncer à l'affaire. On espérait que cet abandon apparent inspirerait au criminel l'espoir de l'impunité, et qu'il ne tarderait pas à se trahir lui-même un jour !

On était autorisé, d'ailleurs, à penser qu'il n'en resterait pas là. On ne s'arrête pas facilement sur le chemin du crime, et quand le pied a une fois glissé dans le sang, il faut aller jusqu'au bout de la route !

On attendit donc, et six mois s'écoulèrent sans que rien vint donner raison aux prévisions optimistes des hommes de la police.

Seulement, vers le commencement du septième mois, et au moment où l'on allait peut-être renoncer à tout espoir, un événement, plus dramatique et plus mystérieux encore que le premier, vint brusquement réveiller le souvenir du crime de l'Argonne, et présenter une nouvelle énigme aux âdipes de la rue de Jérusalem !...

Cette fois, ce n'était plus dans la forêt des Ardennes, c'était au midi de la France, à quelques kilomètres de cette belle reine de la Méditerranée que l'on appelle Marseille !

III

LE CRIME DE SAINT-NICOLAS

Le premier dimanche de septembre, il y a, chaque année, à Marseille, une grande foire, suivie de jeux et de divertissements qui attire habituellement, au chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, toute la population suburbaine et les habitants des communes environnantes.

À la porte de Marseille et dans sa banlieue se trouve une petite commune nommée Saint-Nicolas, placée à l'extrémité de cette pointe de terre qui fait face à l'île Ratonneau ; elle se relie à Marseille par une suite presque non interrompue de *bastides* ou maisons de campagne.

Or, ce dimanche-là, toutes les *bastides* étaient abandonnées et le village de Saint-Nicolas à peu près veuf de ses habitants : propriétaires, marchands, cultivateurs s'étaient portés vers Marseille pour prendre part à la fête.

Au nombre des rares habitants qui étaient restés au bourg

se trouvait M. Valentin, propriétaire d'un grand chantier de bois, qui avait préféré tenir compagnie à sa jeune femme, alors dans un état de grossesse très avancée.

C'était le ménage le plus charmant que l'on connût dans toute la banlieue.

M. Valentin avait trente-cinq ans à peu près et sa femme vingt-cinq au plus. Ils étaient mariés depuis deux années environ, et jamais le moindre nuage n'était venu assombrir le bonheur dont ils jouissaient.

Leurs affaires prospéraient, du reste, autant qu'ils pouvaient le désirer, et sur la place de Marseille la parole de M. Valentin valait la meilleure des signatures.

Ce jour-là donc, M. Valentin avait donné congé jusqu'au lendemain à son chef de chantier et à deux employés qui logeaient dans la maison : sa femme et lui avaient passé la soirée, assis sous la véranda, la main dans la main, le regard perdu dans l'horizon, qu'embrassait les derniers feux du soleil couchant.

Ce fut une soirée bénie entre toutes.

Ils causèrent pendant de longues heures, serrés l'un contre l'autre, interrogeant l'avenir, faisant des vœux attendris pour cet enfant que la jeune femme portait dans son sein, et qui allait bientôt cimenter plus étroitement leur bonheur.

La nuit vint, le sommeil les gagna, ils rentrèrent dans leur chambre à coucher.

Jamais ils ne s'étaient sentis si heureux !

Une heure plus tard, le silence le plus profond régnait autour de l'habitation.

Qu'advint-il alors ? C'est ce qu'il serait bien difficile de préciser.

La fête se prolongea à Marseille jusque fort avant dans la nuit.

Nul encore ne songeait à rentrer chez soi, tant l'atmosphère, limpide et fraîche, conviait à la promenade ou retenait au plaisir.

Cependant, vers minuit, un point noir se montra tout à coup à l'horizon ; il s'étendit graduellement et finit par envahir une partie de la rade. Qu'était cela ? La brise soufflait de l'est et ce n'était point de ce côté que viennent, d'ordinaire, les nuages et la pluie.

Quelle cause extraordinaire pouvait donc motiver ce brunissement subit du ciel ?

Un jet de flammes, déchirant la nue sombre, comme la fusée d'un feu d'artifice, et jetant dans l'immensité de sinistres lueurs, vint presque aussitôt résoudre la question.

C'était l'incendie ! Un incendie formidable qui dévorait l'un des points de la banlieue.

Les cris : Au feu ! s'élevèrent alors de la foule. Mille rumeurs confuses s'y joignirent. Tout ce monde inquiet, agité, oscilla en sens divers, se heurtant, se bousculant, s'interrogeant, voulant à tout prix connaître le lieu réel du sinistre.

Mais personne ne pouvait répondre d'une façon précise et les suppositions s'égarèrent à l'infini.

Cependant, l'autorité agissait : où l'alarme était donnée, le service de secours s'organisait. Bientôt toutes les pompes de la ville se dirigèrent, traînées au pas de course, vers la lueur sanglante qui teignaient l'horizon.

Les jeux avaient subitement pris fin ; les rues d'ix, de Rome, de la Cannebière, les places Royale, Castellane et Saint-Férol, les allées de Meillan, la promenade autour du port, tous les endroits regorgeant de curieux, pleins d'animation et de joie, éclatants de lumière il n'y a qu'un instant, se trouvaient maintenant vides, silencieux et sombres.

C'est que la population rurale, prise d'inquiétude, redoutait les atteintes d'un incendie dont le lieu était encore inconnu de la foule, s'était mise en route afin de regagner au plus vite son village, sa ferme, sa *bastide*, peut-être menacés ; c'est que, au moment du passage des pompes, une voix avait crié : — Le feu est à Saint-Nicolas ! et que tous les hommes val'des s'étaient empressés de se joindre aux pompiers.

Dans la campagne, les églises de village sonnaient le tocsin,

le clairon faisait entendre ses appels stridents, et, dans la nuit sur les routes, on apercevait des hommes coiffés de casques, — quelques-uns portant des torches allumées, — qui passaient rapides, poussant les cris : Au feu ! qui retentissaient lugubres et terrifiant.

Tout cela était bien fait pour inspirer la terreur.

Les premiers secours arrivèrent enfin à Saint-Nicolas, et alors seulement on put se rendre compte de ce qui s'était passé.

C'est dans l'établissement même de M. Valentin que l'incendie s'était déclaré, et quand les secours arrivèrent, la maison d'habitation, placée à l'un des angles du chantier, apparaissait enveloppée de flammes qui en défendaient l'approche. Cependant les pompiers se précipitèrent ; et dans le vestibule, on retint des flammes le cadavre de Jean Beauvils, le domestique de M. Valentin. Il avait été asphyxié par la fumée.

Mais qu'étaient devenus M. Valentin et sa femme ?

Ce fut la pensée, le cri de chacun !

On les chercha àprement de toutes parts, on les appela avec des paroles affolées, mais aucune voix humaine ne répondit à ces appels désespérés, et l'on dut croire que les malheureux avaient été surpris pendant leur sommeil par la rapidité de l'incendie, et qu'ils avaient péri étouffés ou brûlés.

C'était horrible !

Toutefois, on fit ce que l'on put ; on inonda l'habitation sous des montagnes d'eau, et au bout de quelques heures, on parvint, non sans danger, à se rendre maître du feu.

Mais, pour une mesure de prudence qui s'explique facilement, on fit une défense expresse, à ceux qui se trouvaient présents, de pénétrer dans la maison qui menaçait ruine, avant que l'on eût pris les précautions usitées en pareil cas.

Il fallut donc remettre au lendemain pour être fixé sur le sort de M. Valentin et de sa femme ; et l'on comprend avec quelle anxiété ce moment fut attendu par tous.

Aussi, quand on vit le préfet du département, assisté du procureur de la République et du médecin chargé des constatations légales faire leur entrée dans la maison, aux trois quarts consumée, il y eut dans la foule comme un frisson d'appréhension et de terreur !

La curiosité publique ne tarda pas, du reste, à être complètement satisfaite ; mais nous devons ajouter que nul alors n'eût pu se douter des révélations foudroyantes qui attendaient les magistrats.

Comme on s'y attendait, on trouva M. et madame Valentin morts, étendus dans le lit de la chambre à coucher ; mais ce qui frappa tous les assistants, ce qui leur communiqua même une sorte d'épouvante superstitieuse, c'est que la chambre avait été, par miracle, respectée par l'incendie, et que les deux victimes n'avaient pas reçu les atteintes du feu.

Avaient-ils donc été asphyxiés... C'était impossible !...

Sur leur visage, aucune contraction ; les traits étaient reposés ; les deux époux se tenaient par la main ; on eût dit qu'ils s'étaient endormis calmes pour se réveiller souriants dans la mort !

Quel était ce mystère !...

L'explication n'en pouvait être donnée que par le médecin, et c'est sur lui que tous les regards se portèrent.

Il n'eut garde de se dérober, s'approcha des deux victimes, et examina l'une d'elles avec une profonde attention.

Cela dura dix minutes au plus.

Et d'abord, on put remarquer un certain froncement de sourcils qui témoignait d'une incertitude ou d'un doute ; il prit la main de M. Valentin, tâta la peau, souleva les paupières et les lèvres, puis enfin, tout à coup, presque sans transition, il se redressa avec une lueur dans les yeux.

— Qu'avez-vous ? fit le préfet qui était à ses côtés.

— C'est étrange ! fit le docteur.

— Quoi !...

— Voyez là, à la nuque.

— Eh bien !

— Eh bien... ce point noir... presque imperceptible...

— En effet... .

— C'est là !... tout est là !...

— Mais qu'est ce donc ?... Parlez... Qu'y a-t-il ?

Le docteur respira bruyamment.

— Ce qu'il y a, monsieur, répondit-il d'une ton profondément ému, c'est que l'incendie qui a dévoré cette habitation n'est ici qu'un événement secondaire ; c'est qu'il s'agit d'un crime plus abominable cent fois, et que les deux malheureux que nous avons devant nos yeux ont été assassinés...

— En êtes-vous sûr ?

— Une piqûre a été pratiquée à la nuque de chacune des victimes, et le *stramonium datura* a produit son effet !... La blessure a été faite à l'aide d'une arme aiguë, étroite et à lame triangulaire ! C'est manifeste... et ce n'est qu'après le crime commis et pour dérouter les soupçons, que l'on a mis le feu à l'habitation !

La déclaration du docteur fut accueillie avec un sentiment d'horreur par tous les spectateurs, et elle détermina de nouvelles investigations qui ne firent que les confirmer.

Il fut facile de reconnaître, en effet, que le feu avait été allumé en plusieurs endroits à la fois ; et l'on trouva même, dans une partie reculée de la maison, respectée également par l'incendie, des matières inflammables qu'une main criminelle y avait accumulées.

Il y avait donc eu un crime, assassinat, et l'incendie n'en était que le complément. Le but du meurtrier avait été, en l'allumant, de faire disparaître les traces de son forfait.

Allait-on se trouver de nouveau en face d'un abominable attentat dont la cause échapperait encore une fois à toutes les investigations ?

Était-ce la même main qui avait frappé successivement, à six mois de distance, Pierre Lelorrain, sa femme et sa fille, et M. et madame Valentin ?

Ces suppositions semblaient à tous monstrueuses, épouvantables, complètement improbables, et cependant il existait une grande connexité entre les deux crimes. Tous les deux étaient commis dans des circonstances analogues de solitude et d'absence de secours ; dans l'un et dans l'autre, l'arme choisie par le meurtrier était une sorte de stylet, un poignard d'une forme spéciale.

On se hâta de faire des recherches parmi les décombres et dans les parties de la maison effleurées seulement par les flammes. Ici, il n'existait aucune trace de vol ; là, on retrouva sous la forme de lingots les valeurs en or et en argent que le marchand de bois devait posséder.

Et l'on se rappela le crime de l'Argonne, dont le coupable avait pu échapper à toutes les recherches !

Tout cela était vraiment extraordinaire.

Deux crimes successifs sans cause apparente et dont le mobile échappait à tous les esprits !

L'affaire avait été conduite, à Marseille comme dans l'Argonne, avait autant d'habileté que d'audace ; et l'opinion publique s'émut, à bon droit, de cette nouvelle énigme jetée comme un défi à la police impuissante.

Était-ce bien, d'ailleurs, le même meurtrier qui avait opéré, au Nord et au Midi ?

Il y avait là un point important à vérifier tout d'abord, et c'est ce que l'on fit.

La réponse ne se fit pas longtemps attendre, car, au cours des investigations, on trouva autour de la maison incendiée certaines empreintes de pas qui furent relevés avec le plus grand soin, et qui donnèrent une reproduction mathématiquement exacte de celles que l'on avait relevées dans l'Argonne ! C'était préemptoire !

Le doute n'était plus possible. Mais quel intérêt, quelle passion poussait ce misérable ? Quel but mystérieux et terrible poursuivait-il ?

La police se remit à l'œuvre et se lança de nouveau sur cette piste.

Le chef de la sûreté avait voulu diriger lui-même les recherches, et il était venu à Saint-Nicolas. Marseille et la banlieue

furent donc sèchement fouillées. On établit des sourcieries dans tous les hôtels borgnes du littoral, et, pendant plusieurs jours, le département fut sillonné par les plus habiles limiers de Paris.

Mais, chose sans précédent peut-être dans les annales judiciaires, on ne trouva nulle part de traces du coupable.

C'était à désespérer !

Tout à coup, cependant, et sans que rien fût venu justifier en apparence cette sorte d'abandon, le directeur de la sûreté disparut brusquement de Marseille et revint à Paris sans prévenir aucun de ses agents des motifs de son départ.

Un fait inattendu s'était produit dont il n'avait voulu faire la confidence à personne, et il était parti pour la capitale par le train rapide.

Quel incident avait motivé ce prompt retour ?

C'est ce que le lecteur saura bientôt.

IV

CYPRIEN LEDUC

Le chef de la sûreté arriva à Paris le matin, de bonne heure, et son premier soin fut d'appeler près de lui le nommé Buvard, qui était un de ses agents les plus intelligents de la rue de Jérusalem.

—Vous allez vous rendre rue de l'Abbaye, dit-il, à l'adresse qui est indiquée sur cette carte, et vous tâcherez de faire jaser le concierge.

—Ce ne sera pas difficile.

—Dans la maison indiquée demeure un certain M. Leduc, et je désire savoir ce que c'est que cet homme ; son âge, sa profession, ses mœurs, depuis combien de temps il habite la rue de l'Abbaye et les personnes qu'il reçoit d'ordinaire : vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

—Parfaitement.

—Dès que vous serez édifié sur le personnage, vous reviendrez me trouver... et alors nous pourrons causer utilement et aviser à la suite qu'il conviendra de donner à l'affaire.

—C'est tout ?

—C'est tout.

—A quelle heure dois-je me rendre rue de l'Abbaye.

—A l'instant même—il est huit heures— vous pouvez être de retour à neuf...

—En effet.

—Allez donc, je me fie à votre perspicacité et votre finesse. Si je ne me trompe, j'espère que nous tenons une vraie piste et que nous ne tarderons pas à faire la lumière sur le crime de l'Argonne et sur celui de Marseille...

Buvard n'en demanda pas davantage ; il salua son maître et s'empressa de sortir.

A l'époque où se passe notre récit, demeurait près de l'église Saint-Germain-des-Prés un homme répondant au nom de Cyprien Leduc, et qui exerçait à une profession difficile à classer, et dont les profits suffisaient cependant à faire vivre.

C'était un singulier personnage que M. Cyprien Leduc, ex-élève de l'École des chartes, ex-archiviste paléographe, ex-clerc de notaire et plus ou moins gradué en droit, fort honnête homme du reste, naïf parfois, mais ruse, patient et investigateur lorsque son amour-propre professionnel était en jeu ; enfin, curieux et fureteur par nature et dévoué à ses amis, ce qui l'aurait infailliblement réduit à la misère s'il n'eût possédé quelques mille livres de rente incessibles et insaisissables !...

Au haut de la rue Bonaparte on rencontre à gauche et longeant l'église Saint-Germain-des-Prés, la rue de l'Abbaye, rue tranquille, décente et de bonne renommée, telle que peut la désirer un homme de travaux sérieux et de fortune modeste.

C'est là que M. Cyprien Leduc avait établi, au deuxième étage de la maison formant angle avec la rue Furstemberg, son office et les nombreuses collections qu'il avait patiemment amassées depuis trente ans ! Son cabinet est une immense pièce où

sont systématiquement rangés, comme en une bibliothèque, des centaines de cartons étiquetés de lettres et de numéros. Dans la partie inférieure de la boiserie, on aperçoit de gros registres sur le dos desquels ont été reproduits les mêmes lettres et les mêmes numéros que sur les cartons. C'est l'histoire de milliers de familles, de successions litigieuses ou tombées en déshérence.

M. Cyprien Leduc a une existence réglée comme un chronomètre : il sort tous les jours à huit heures pour ses recherches et ses courses, rentre à midi, déjeune, lit son journal et reçoit ses clients d'une heure à quatre.

Cette existence n'a point, pour ainsi dire, de mystère, et depuis trente ans, il a vécu là, discret, modeste, rangé, sans que ses voisins se soient occupés de lui ou qu'il se soit occupé d'eux.

Le jour où nous pénétrons chez lui, midi vient de sonner.

Il est assis à son bureau et déjeune d'un peu de viande froide et d'un petit pain qu'il arrose d'eau claire.

Songe-t-il à autre chose ?—On ne pourrait le dire.

A ce moment, deux coups furent frappés discrètement à la porte au cabinet.

—Entrez ! dit-il d'un ton net et ferme.

La porte roula lentement sur ses gonds et un homme entra.

Un homme d'une cinquantaine d'années au moins, vêtu d'une redingote longue, le menton rasé de près, l'allure cauteleuse et le regard oblique.

—M. Cyprien Leduc ? demanda l'inconnu.

L'agent d'affaires se redressa et enveloppe le visiteur d'un regard profond.

—C'est moi, monsieur, répond-il sans interrompre ses investigations.

—En ce cas, reprend l'inconnu, je vous serais obligé si vous vouliez me suivre.

—Pourquoi faire ?

—Je vous le dirai en chemin.

—Mais qui êtes-vous ?

—Désirez-vous que je vous l'apprenne ?

—Pardieu ! la question est plaisante.

—Eh bien, voici ma carte, et vous allez comprendre.

L'inconnu présenta sa carte sur laquelle l'homme d'affaires lut ces simples mots :

Buvard, agent de police.

Il s'inclina :

—Soit ! dit-il en ébauchant un sourire. Je consens à vous suivre, comme vous m'y invitez ; mais j'espère que vous ne refuserez pas de me faire connaître où nous allons.

—A la préfecture de police.

—De mieux en mieux, et pouvez-vous m'apprendre également ce que l'on m'y veut ?

—Pour ce qui est de ça, répondit Buvard, le patron vous le dira lui-même.

Cyprien Leduc ne fit pas d'autre objection.

Il se leva et mit un peu d'ordre dans les dossiers étalés sur son bureau, alla déposer un portefeuille qu'il avait feuilleté, tout en déjeunant, dans une grande armoire de fer qui occupait toute la cloison du fond, et finalement revint vers l'agent qui attendait.

—Et maintenant, dit-il, je suis à vos ordres.

—Partons alors, dit Buvard, j'ai un *sapin* en bas ; en quelques minutes, nous serons à la Préfecture.

Dix minutes plus tard, en effet, les deux hommes descendaient de voiture et, s'étant engagés dans le dédale des couloirs du célèbre établissement, ils atteignirent une dernière antichambre où se tenait un garçon de bureau.

Buvard interrogea le garçon du regard, et celui-ci lui ayant répondu par un signe affirmatif, il ouvrit une porte et poussa Leduc devant lui. Presque aussitôt, ils se trouvèrent en présence d'un nouveau personnage, qui n'était autre que le chef de la sûreté.

—Voici l'homme ! se contenta de dire Buvard.

Et il se retira.

Leduc, lui, ne paraissait nullement déconcerté, et son regard presque narquois souriait à son interlocuteur.

—A qui n'ajoute l'honneur de parler ? demanda-t-il du ton le plus calme.

—Je suis le chef de la sûreté.

—Ah ! très bien, fit Leduc.

Cependant l'agent supérieur de la police s'était pris à examiner ce dernier, et son regard ardent cherchait à pénétrer jusqu'aux replis les plus profonds de son cœur.

Pour bien expliquer la situation, il est peut-être utile de rappeler que Leduc était petit et maigre, que son allure était des plus humbles et qu'il avait toute l'apparence du rentier le plus débonnaire.

Il est difficile de découvrir un grand criminel sous ce type de l'humilité et de la modestie !

Cependant, le chef de la sûreté tout en observant l'homme qu'il avait devant lui, et dont l'apparence extérieure ne répondait guère à ce qu'il espérait trouver, avait tiré de sa poche un petit carton glacé sur lequel il jeta les yeux.

—Vous êtes bien M. Cyprien Leduc ? demanda-t-il enfin, sans quitter des yeux l'archiviste paléographe.

—Oui, monsieur, répondit celui-ci.

—Agent d'affaires ?

—Précisément, ancien élève de l'École des chartes, ex-principal clerc et directeur de l'Institut généalogique.

—Vous êtes très occupé ?

—Cela dépend.

—Mais en ce moment ?

—Oh ! en ce moment—j'avoue que les affaires vont bien... à ce point que je ne sais où donner de la tête...

—Cela ne vous empêche pas cependant de... voyager ?

Leduc releva le front à cette insinuation :

—Comment cela ! demanda-t-il d'un ton vague.

—Eh ! mais, c'est bien clair pourtant. Je dis que la multiplicité de vos affaires ne vous absorbe pas assez que vous ne vous permettiez quelque voyage, comme celui que vous avez fait récemment.

Leduc fronça le sourcil

—Vous savez cela ? répliqua-t-il.

—Vous l'avouez donc !

—Pourquoi le cacherais-je ?

—Ce serait inutile, en effet, car j'ai entre les mains la preuve que vous vous trouviez il y a deux jours dans la banlieue de Marseille, et que vous y avez égaré cette carte, ramassée par moi-même aux environs de Saint-Nicolas.

Et, en parlant de la sorte, il mit sous les yeux de Leduc une carte, maculée de poussière et de boue, sur laquelle on pouvait encore lire distinctement son nom et son adresse.

—Eh bien ! qu'avez-vous à répondre ? insista le chef de la police.

Leduc remua lentement la tête.

—Peu de chose, dit-il, sinon qu'il faut toujours compter avec le hasard.

—Enfin, vous reconnaissez vous être rendu à Saint-Nicolas ?

—Parfaitement.

—Vous vous y trouviez peut-être au moment du crime ?

—Non, monsieur, car c'est la terrible nouvelle qui a déterminé mon voyage.

—Voilà un aveu qui a sa gravité.

—Je le reconnais.

—Dans quel but quittiez-vous ainsi Paris pour Saint-Nicolas ?

—Je désirais voir par moi-même le théâtre du crime... répondit-il... et cela, pour des raisons personnelles, c'est-à-dire afin de m'édifier sur certains faits qui m'avaient particulièrement frappé.

—Expliquez-vous plus clairement !

—C'est difficile, et pourtant je vais essayer. En premier lieu, pour ces mêmes raisons personnelles dont je parlais, j'avais été confondu par le meurtre qui s'est accompli, il y a six mois, dans l'Argonne, et quand j'ai connu le nouvel assas-

sinat de Saint-Nicolas, un commencement de lueur a traversé mon esprit. Pour moi, il n'était pas douteux que le meurtrier de Melorain et celui de M. Valentin ne fussent qu'une seule et même personne, et je suis allé à Saint-Nicolas pour y chercher des indices qui donnassent raison à mes suppositions.

—Et cette conviction ? demanda l'agent supérieur, surpris des paroles et surtout de l'assurance de Leduc.

—Elle est faite aujourd'hui, répondit ce dernier.

—Vous prétendez que c'est la même main criminelle ?

—J'en suis sûr.

—Pour être à ce point affirmatif, il faut que vous connaissiez le coupable.

—Je crois, en effet, le connaître.

—Et vous pourriez le désigner à la justice !

—Peut-être !

—Ah ! dites alors, dites tout ce que vous savez, insista, tout ému, le chef de la sûreté.

L'homme d'affaires eut un geste énergique.

—Je ne puis rien ajouter de plus, répondit-il résolument ; mes devoirs professionnels m'obligent à la discrétion la plus absolue. Ce qui se dit, ce qui se passe dans mon cabinet ne saurait être révélé à personne.

—Pas même à la justice ?

—Pas même à la justice ?

Son interlocuteur eut un mouvement d'impatience et de colère.

—Ah ! prenez garde, monsieur Leduc ! dit-il en se levant, car si vous persistiez dans votre prétention de silence que votre profession d'agent d'affaires ne peut justifier, vous ne sortiriez d'ici que comme prisonnier et sous une accusation de complicité, réfléchissez !

Le bonhomme s'inclina :

—Comme il vous plaira, monsieur, répondit-il ; mais, je vous le jure, je ne parlerai pas. Quoique vous en disiez, je ne suis pas un agent d'affaires comme vous l'entendez ; rien au monde, pas même la crainte de la prison, ne m'arrachera des secrets qui ne m'appartiennent pas.

Me mettre en prison comme accusé ou complice d'abominables crimes ! A quoi cela vous mènerait-il ? Rien ne m'est plus facile que de me justifier et je vous mets au défi de prouver ma culpabilité.

En prison, moi ! ajouta-t-il avec une certaine véhémence. Mais ce serait assurer au criminel que vous recherchez une impunité absolue...

—Comment cela ?

—Oui ! car l'annonce de mon incarcération ou de ma disparition, ce qui est la même chose, sera un avis dont le coupable fera son profit pour se soustraire à l'action de la justice. Moi prisonnier, il vous échappe ; moi libre, je me fais fort de le découvrir.

—Par quel moyen ?

—C'est mon secret !

Le chef de la sûreté s'était mis à parcourir le cabinet à grands pas.

Il y eut un moment de silence.

—J'attends, monsieur ! dit enfin Cyprien Leduc du ton le plus calme ; suis-je prisonnier ? suis-je libre ?

—Vous êtes libre ! répondit le chef de la police. Toutefois, n'oubliez pas à votre tour que nous ne vous pardons pas de vue.

—Je vous comprends, monsieur, mais que vos agents n'y mettent point de zèle. Toute surveillance ostensible serait une entrave à mes démarches.

—Je vous reverrai ?

—Le jour où je pourrai vous livrer le coupable et vous apporter la preuve de ses crimes, c'est moi qui viendrai vous trouver. Ce sera là désormais le but de toutes mes recherches, et je suis certain qu'elles ne seront pas infructueuses.

Sur ces paroles, Cyprien Leduc salua le chef de la sûreté et sortit de la préfecture de police comme il y était entré : libre !

Or, pendant que ces faits se passaient à la préfecture de police, voici l'incident, bizarre autant que dramatique, qui se produisit à Belleville, et aurait pu, s'il avait été connu alors, donner en partie la clef des événements que nous venons de raconter.

V

L'INCONNU DE BELLEVILLE

Dans Belleville existe un quartier excentrique composé de petites rues, bien inconnues, à coup sûr, des Parisiens du boulevard Montmartre. Ce sont les rues de la Duée, de Pixécourt, des Rigoles et quelques autres dont le nom nous échappe.

Tout ce quartier est sans animation et presque sans vie. Ça et là on y rencontre quelques boutiques d'épiciers, de fruitiers et de marchands de vin, puis quelques maisons basses construites en pans de bois et en carreaux de plâtre, demeures misérables, sales, visqueuses au dedans comme au dehors, et dans lesquelles grouille une population interlope, qui n'a jamais eu de moyens avoués d'existence.

Ces rares habitations sont séparées entre elles, sur la rue, par des murs au-delà desquels on aperçoit quelques essais de jardins, c'est-à-dire des espaces de terrains divisés par un treillage en bois et plantés d'arbustes rabougris et rachitiques. Au milieu ou au fond de ces enclos, que ni l'obstination ni la patience ne peuvent parvenir à rendre fertiles, s'élèvent des pavillons ainsi que les jardins qui en dépendent qui peuvent être considérés comme de vraies prisons, des chartreuses où le bruit du dehors ne pénètre jamais, et dont les locataires peuvent, si cela leur convient, vivre plus isolés et plus inconnus que s'ils demeuraient au Sahara.

C'est dans un de ces pavillons qu'habitait le singulier personnage dont nous avons à parler.

Qui était-il ?

Tout ce qu'on en savait, c'est qu'il y avait déjà quelque temps qu'il vivait là, en compagnie d'un autre homme qui paraissait être son domestique, ou plutôt son intendant.

Ce dernier se faisait appeler M. Grégoire ; — quant à son maître... pas de nom ! si bien que quelques-uns avaient pris l'habitude de l'appeler *l'Inconnu de Belleville*.

D'ailleurs, on ne s'était pas mis l'esprit à la torture : ils n'étaient ni gênants ni curieux. Les fournisseurs qui avaient affaire à eux étaient toujours régulièrement payés et n'en demandaient pas davantage.

Rien de méthodique comme M. Grégoire. On disait de lui qu'il était réglé comme un papier de musique.

Il sortait tous les matins pour aller aux provisions, rentraient immédiatement dans le passage de la Duée et ne se montrait plus de la journée. C'était un homme de quarante ans environ, sobre de paroles et n'ouvrant jamais la bouche au sujet de son maître.

Depuis combien de temps celui-ci était-il le serviteur de celui-là ; — le maître était-il jeune ou vieux ; — grand ou petit ?

On l'ignorait.

La façade du pavillon qui s'aperçoit de la rue de la Duée avait toutes ses fenêtres fermées. N'étaient les sorties matinales de M. Grégoire et de ses achats, on eût pu supposer que le pavillon était inhabité.

Une fois seulement, dans les premiers jours du mois d'avril 1875, deux voisins raconterent qu'ils avaient bien cru voir l'inconnu de Belleville, mais ils donnèrent sur le mystérieux personnage des renseignements si contradictoires que l'on ne prêta pas grande attention à leurs racontars.

L'un prétendait que l'inconnu était jeune ; l'autre assurait qu'il était vieux. — le premier affirmait qu'il était de haute taille, tandis que le second jurait qu'il était petit et cassé.

Ils ne purent jamais se mettre d'accord, et on leur rit au nez.

Cependant ils avaient raison tous les deux, et ce qui les em-

pechait de s'entendre, c'est que l'un avait rencontré le maître de Grégoire, un matin, qu'il sortait du pavillon, et que l'autre l'avait aperçu à quelques jours de là, à la tombée de la nuit, au moment où il rentrait chez lui.

Le matin, c'était un homme jeune encore ; le soir, c'était un vieillard goutteux, perclus et traînant la jambe.

Si l'on avait pu penser que le jeune homme et le vieillard ne faisaient qu'une seule et même personne, cela aurait donné lieu à de bien méchantes suppositions.

Heureusement, on n'y songea pas, et le mystère ne fut pas pénétré...

D'ailleurs, six longs mois s'étaient écoulés à la suite de ce fait, et depuis, rien d'extraordinaire ne s'était passé.

On continuait de voir aller et venir M. Grégoire ; les fenêtres du pavillon restaient fermées ; jamais aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur, et le maître n'avait plus été rencontré par aucun voisin.

On arriva ainsi au 5 septembre.

C'était un mardi.

La veille, une nouvelle singulière s'était mise à circuler dans le voisinage du pavillon, et l'on apprit avec surprise que l'inconnu allait faire un long voyage et qu'il se disposait à quitter Belleville, sans pouvoir dire s'il y reviendrait jamais.

C'est M. Grégoire lui-même qui avait fait cette confidence à ses divers fournisseurs, et il avait ajouté que son maître conservait le pavillon qu'il habitait jusqu'au jour où il serait fixé sur le résultat de l'affaire qui nécessitait son départ.

L'événement, si inattendu qu'il pût être, ne produisit pas une impression bien profonde.

Le 5 septembre, M. Grégoire rentra de bonne heure au pavillon et prépara le dîner de son maître.

Le dîner se composait uniquement de quelques viandes froides, provenant de chez le rôtisseur le plus voisin, et de deux assiettes assorties, achetées chez le charcutier.

Il apprêta la table, y plaça deux couverts et deux bouteilles d'excellent bordeaux.

La salle à manger avait cet air de désordre qui annonce un départ prochain. Non loin de la table, une valise entr'ouverte ; au fond, deux couvertures de voyage ; sur la commode, un livre et un *Indicateur des Chemins de fer*.

Une demi-heure s'écoula.

M. Grégoire n'avait pas bougé.

Tout à coup, il tressaillit, se dressa tout droit de son siège et parut écouter.

Un bruit presque imperceptible s'était fait entendre dans le couloir qui longeait la salle à manger ; presque aussitôt, le bouton de la porte tourna et un homme parut sur le seuil.

Un homme dans l'âge viril, entre trente et quarante ans ; la figure, sans être laide, à des lignes tourmentées presque déplaisantes à voir ; l'œil est profond, fixe, inquisiteur et la paupière légèrement bridée. Le teint est très brun, presque olivâtre, on dirait que la peau du visage a passé sous le feu des tropiques.

Enfin, signe particulier, comme on dit sur les passeports : une main de femme et un pied d'enfant !

— Vous êtes un serviteur exact, dit-il à M. Grégoire avec un sourire de satisfaction, et je ne puis que vous remercier de votre zèle. La voiture est commandée ?

— Oui, monsieur.

— Pour dix heures ?

— A neuf heures et demie, elle stationnera au bas de la rue de la Duée ; j'ai le numéro, que voici.

Et M. Grégoire remit à son maître le bulletin du coupé de remise qu'il avait retenu.

— Tout cela est parfait, approuva l'inconnu... Je vois que la valise est là, avec les ouvertures de voyage... Il n'y a donc plus rien qui nous inquiète, et nous pouvons nous mettre à table... Asseyez-vous, monsieur Grégoire, et, comme nous avons la nuit à passer, prenons quelque chose de substantiel, et ne négligeons pas de l'arroser de quelques verres de bordeaux.

Il s'assit en parlant de la sorte et invita du geste M. Grégoire à s'asseoir devant lui.

Puis il but et mangea avec appétit.

Tout en mangeant, il continua la conversation, et M. Grégoire fut particulièrement touché et ravi de la bienveillance avec laquelle lui parlait son maître qui d'ordinaire était moins expensif.

—Voyez-vous, cher monsieur Grégoire, dit-il, vous ne sauriez croire à quel point je me sens heureux ce soir. Le mystère dont je me suis entouré jusqu'à ce jour n'aura plus bientôt de raison d'être, et je pourrai représenter dans le monde la situation à laquelle me donnent droit et ma fortune et mon éducation.

—Ma foi, je n'en serai pas fâché pour mon compte, dit M. Grégoire, car cette existence de reclus ne convient guère à mon tempérament, et je serais tombé malade si elle avait dû se prolonger.

—Que ne l'avez-vous dit plus tôt !

—Je n'osais pas.

—Quel enfantillage !... J'espère que vous deviendrez plus communicatif, quand nous allons être rendus à nous-mêmes.

—Je ne demande pas mieux.

—Quel âge avez-vous, monsieur Grégoire ?

—Près de quarante ans.

—Vous venez de quitter votre pays, quand vous êtes entré à mon service ?

—Oui, monsieur.

—Vous êtes du Limousin ?

—De Limoges même.

—Je me rappelle, en effet, et le nom de Grégoire n'est qu'un nom d'emprunt, que vous aviez pris pour ne pas faire rougir vos amis, qui auraient été blessés de vous savoir intentant.

—Monsieur a deviné, répondit-il. Voyez-vous, ma famille n'a pas toujours été pauvre. Mon père, qui est mort depuis, a été ruiné par un notaire chez qui il avait déposé ses économies et qui a disparu en emportant le plus clair de notre fortune. Il fallait vivre cependant, et alors...

—Vous avez renoncé au nom de Bonnet et vous vous êtes fait appeler M. Grégoire.

—Voilà !

—C'est très ingénieux... Mais j'espère que tout cela touche à sa fin, bientôt je vous donnerai, chez moi, une position et des appointements que le dernier représentant des Bonnet pourra sans honte avouer à Limoges...

—Ah ! comment reconnaîtrai-je...

—Bon... ne parlons pas de cela... et fumons un cigare, en attendant l'heure du départ.

L'inconnu fouilla alors la poche de son paletot et, n'y trouvant pas ce qu'il y cherchait, il fit un geste étonné et se frappa le front.

—Pardieu ! dit-il, je me rappelle maintenant ! J'ai laissé mon porte-cigares sur la cheminée de ma chambre à coucher.

—Monsieur désire-t-il que j'aille le lui chercher ?

—Je vous en serai obligé.

—J'y vais toute de suite.

M. Grégoire se leva, gagna la porte qui ouvrait sur la chambre à coucher, et on l'entendit, un moment, aller et venir, cherchant l'objet demandé.

Cependant, l'inconnu attendit un moment, puis, tirant de sa poche un flacon d'une forme particulière, il le déboucha avec précaution et en laissa tomber quelques gouttes dans la bouteille qui se trouvait sur la table.

Cela fait, son visage, un instant animé, reprit sa froideur et sa placidité habituelles.

Quand M. Grégoire rentra, il ne put se douter de rien.

—Voici les cigares ! dit-il en présentant à son maître l'étui qu'il rapportait.

L'inconnu prit un cigare et l'alluma.

Puis il consulta sa montre.

—Neuf heures et demie ! dit-il, il est temps de se préparer :

voyons, un dernier verre, monsieur Grégoire, et vous irez porter à la voiture la valise et les couvertures que voici !

M. Grégoire s'approcha de la table et prit le verre que l'inconnu venait de remplir.

—A votre santé et à celle de tous les Bonnet présents et futurs, dit alors ce dernier.

—Monsieur est bien bon, fit Grégoire.

Et, d'un trait, il avala le contenu du verre.

L'inconnu le regardait, souriant et attendant.

Ce ne fut pas long,

M. Grégoire venait de poser son verre sur la table, et il se disposait à aller prendre la valise qu'il devait porter à la voiture, quand tout à coup, il s'arrêta pâle, hébété, et porta ses deux mains à sa poitrine.

—Qu'avez-vous donc, monsieur Grégoire ? interrogea l'inconnu d'une voix douceuse.

—Là ! là ! s'écria le malheureux, j'ai senti.

—Quoi ?

—Quelque chose comme un épouvantable déchirement.

—Cela va passer.

—Mon Dieu !...

—Prenez donc encore un verre de vin !...

—Non ! non ! attendez, cela va mieux.

—Vraiment ! vous m'en voyez tout heureux et j'aurais été désolé...

Il n'acheva pas.

M. Grégoire était devenu livide : ses doigts s'accrochaient à la table ; ses ongles grinçaient sur la nappe qu'il éventraient.

—A boire ! de l'eau ! je brûle ! cria-t-il en ouvrant démesurément les yeux.

L'inconnu ne bougeait pas.

—Mais je me meurs, au secours ! dit encore Grégoire. Monsieur, monsieur, sauvez-moi !

Le maître avait repris sa montre et la consultait de nouveau.

—Voilà qui est contrariant, dit-il peu après, et je vais me voir obligé de partir seul.

—Par grâce ! ayez pitié !

—Ne criez pas ainsi !

—Mais ce vin que j'ai bu était empoisonné !

—C'est probable.

—Et c'est vous ! vous...

La voix s'étrangla dans la gorge du malheureux ; —il fit un bond à travers la chambre, tournoya sur lui-même, et enfin alla rouler sur le parquet, en proie à un tremblement spasmodique.

—Nous approchons du dénoûement, dit l'inconnu.

—Ah ! vous êtes un assassin... C'est vous qui m'avez tué.

—Parbleu !

—Mon Dieu ! je ne vous avais rien fait, moi—je vous étais dévoué—et...

Il se tut et tendit les bras avec violence.

—Tu veux savoir pourquoi tu meurs,—dit alors l'inconnu d'une voix grave et presque solennelle.—Eh bien ! je vais te le dire—tu meurs, parce que tu t'appelles Bonnet et malheur à tous ceux qui portent ce nom !

Mais le maître heureux ne l'entendait plus.

Un dernier râle avait déchiré sa poitrine, une convulsion suprême avait secoué son corps, et maintenant, il gisait sur le parquet, inerte et sans souffle.

Il était mort !

—Tout est bien qui finit bien !—dit l'inconnu... constatant que le pouls ne battait plus.

Et il alla ouvrir la porte qui ouvrait sur le jardin.

Pendant cette scène, le ciel s'était subitement obscurci de nuages lourds et noirs.

Une sorte de trombe de vent et de pluie s'engouffra dans la chambre et éteignit les deux bougies.

La pièce se trouva plongée dans une obscurité complète.

—C'est à merveille, dit l'inconnu, nul ne me verra !...

Et avançant à tâtons, il alla prendre dans ses bras le cadavre encore chaud, et le transporta dans un coin du jardin.

Là se trouvait, au ras du sol, une sorte de puisard fermé par une pierre ronde s'appuyant sur une feuillure en maçonnerie. Il leva la pierre, laissa glisser le corps dans le puisard et fit retomber sur lui le lourd couvercle.

Puis, il rentra dans la maison et quelques minutes plus tard il en sortait, portant à la main un sac et une couverture de voyage.

Alors, il referma soigneusement derrière lui la porte du jardin qui donnait sur le passage, et gagna l'endroit où l'attendait le coupé dont il avait le numéro dans sa poche.

Il sauta lestement dans la voiture.

—Gare Saint-Lazare ! dit-il au cocher en tirant la portière.

Et la voiture partit au galop, comme emportée par la tempête.

VI

LE VOL DU "CAMBODGE"

Le 24 avril 1876, vers dix heures du matin, le *Cambodge* fit son entrée à Marseille, venant d'Alexandrie.

Le temps était splendide, la brise soufflait doucement du sud, et quand le magnifique navire vint prendre place le long du quai de la Joliette, le pont était encombré de passagers dont les costumes variés offraient comme un échantillon de toutes les nationalités.

Dès que le *Cambodge* eut été solidement amarré, une large passerelle fut installée pour relier le pont du bateau au quai, et immédiatement ceux des passagers, que la vérification de leurs bagages ne retenait pas à bord, s'empressèrent de quitter le paquebot, pour gagner au plus vite la gare du chemin de fer.

Le défilé dura un bon quart d'heure, puis le mouvement et le brouhaha s'apaisèrent, la foule devint moins compacte, et bientôt ce fut par intervalles et isolément, un à un, que le paquebot vit partir ses derniers hôtes.

A quelques pas, stationnait le fourgon qui attendait les dépêches que l'agent des postes devait lui remettre pour être transportées au bureau ambulancier du train remontant sur Paris : quelques hommes d'équipe allaient et venaient alentour, les chevaux piaffaient d'impatience, le fourgon s'emplit peu à peu de grands sacs de toile à colier de métal ou de petites caisses scellées de plomb et tatouées de caractères hiéroglyphiques. Instinctivement, on comprenait que ce qui s'accomplissait là était l'affaire importante du débarquement, la raison de la traversée, le grand acte de civilisation pour lequel le service même avait été institué.

En quelques minutes, le transbordement fut opéré : l'agent des postes parut alors, accompagnant les derniers sacs, la portière du fourgon fut fermée à clef sous ses yeux et, le cocher relevant ses guides, envoya un vigoureux coup de fouet aux chevaux qui partirent au galop vers la Canebière.

On eût pu croire que tout était fini... et qu'il ne restait plus personne à bord du *Cambodge*.

On se serait trompé !

A ce moment, en effet, un homme, au teint bronzé, mais mis à l'europpenne, monta sur le pont et s'engagea sur la passerelle.

Autant que l'on pouvait en juger à première vue, il pouvait avoir un trentaine d'années. Ses lignes bien arrêtées du visage accusaient une grande fermeté, et la flamme intense qui brillait dans son regard ajoutait encore à l'expression bizarre de sa physionomie.

Il était suivi à peu de distance par un marin du *Cambodge*, qui portait à la main une valise, en cuir jaune, de petite dimension, et sur l'épaule une couverture de voyage dépliée.

A l'extrémité de la passerelle, il y avait un douanier qui stationnait, l'étranger alla droit à lui.

—Je vous prie de m'excuser, monsieur, dit-il en excellent français et avec une exquise politesse ; j'arrive de loin et j'ai négligé de me renseigner avant de quitter le bord : pourriez-vous me dire à quelle heure doit partir le train de Paris ?

—Le train rapide ? demanda le douanier.

—C'est cela !

—A deux heures précises.

—Le voyageur consulta sa montre.

—Midi ! fit-il aussitôt ; je crois qu'il me sera impossible de m'arrêter à Marseille comme j'aurais désiré. Enfin ! il faut en prendre son parti !...

Pendant ce rapide colloque, le marin de *Canbodge* avait hélé un coupé qui passait et était allé y déposer la valise, qui échappa de la sorte à la vérification du douanier.

C'était peut-être là ce que voulait le voyageur.

Il salua son interlocuteur, glissa une pièce d'or dans la main du marin et monta rapidement dans le coupé.

Quelques secondes plus tard, il arrivait à la gare.

Une fois là, il se fit servir à déjeuner au buffet, et quand il vit que l'heure du départ approchait, il alluma un cigare et alla prendre place dans un compartiment de première.

Une sorte d'accalmie s'était produite sur le quai, les derniers colis avaient été emmagasinés dans le wagon des bagages ; les voyageurs étaient montés en voiture et le chef de gare, se prévenant à pas lents, donnait un dernier coup d'œil au train en partance avant donner un coup de sifflet sacramental.

A ce moment, un brouhaha s'éleva tout à coup du bureau ambulancier de l'administration des postes, et l'émoi qui s'ensuivit vint suspendre brusquement les préparatifs du départ.

Vingt têtes effrayées se montrèrent aux portières, et cent questions inquiètes se croisèrent, dominant le bruit.

Cependant, le passager du *Cambodge* avait, lui aussi, cédé à la curiosité générale ; il se disposait à descendre de wagon pour aller se renseigner lui-même, quand un voyageur attardé vint en courant se réfugier dans le compartiment dont la portière était déjà entr'ouverte.

—Ma foi ! il n'était que temps—dit le nouveau venu—en pénétrant dans l'intérieur : sans cette incident, j'arrivais juste pour voir partir le train...

Tout en parlant ainsi, il disposa sa couverture dans un des coins et alla se placer son sac de voyage dans le filet, à côté de la valise de l'étranger.

C'était un vieillard très vert, très alerte, dont les yeux mobiles brillaient comme deux charbons ardents plutôt petit que grand, toute sa personne respirait un air de pétulance singulière.

Fort simplement mis, d'ailleurs, il portait un paletot brun, un gros cache-nez de laine frocée, et son front était couvert par les larges ailes d'un chapeau mou.

Cependant l'étranger avait fait un mouvement involontaire en voyant le nouveau venu s'emparer de la valise, pour faire une place à son sac de voyage, et ses sourcils s'étaient subitement contractés.

Le petit vieillard s'en aperçut et se prit à sourire.

—Excusez-moi, colonel !... dit-il sur un ton de bonne humeur, mais si cela vous est désagréable, je placerai mon sac de l'autre côté.

L'étranger regarda son interlocuteur avec plus d'attention.

—Colonel !... répliqua-t-il brusquement... vous me connaissez donc ?

—Je n'ai point cet honneur...

—D'où savez-vous, alors.

—Eh ! mon Dieu, tout naturellement ; tout à l'heure, pendant que je tenais votre valise entre les mains, mes regards se sont portés machinalement sur l'étiquette et j'ai lu : LE COLONEL ROBERT ; je regretterais que mon indiscrétion ait pu vous déplaire.

Le colonel Robert ne répliqua pas, le brouhaha s'était accentué davantage sur le quai, et son attention avait été de nouveau attirée de ce côté.

Un moment même, il se pencha vers la portière et fit un pas comme pour descendre.

Le petit vieillard le retint.

—Pardon, colonel, dit-il ; si c'est pour vous renseigner sur l'événement que vous vous disposez à descendre, je puis vous éviter ce dérangement.

—Vous savez donc ce qui est arrivé ?

—Je le sais !... Comme je le disais, j'étais en retard ; le train allait partir, et je n'ai dû qu'à l'incident qui s'est produit la chance de ne pas passer la nuit à Marseille.

—Enfin, de quoi s'agit-il ?

—Voici : vous n'ignorez pas que le *Cambodge* vient d'arriver venant des Indes ?

—J'étais à bord, répondit le colonel.

—Ah ! parfait, et, au fait, à votre teint bronzé, j'aurais dû m'en douter. Eh bien, le *Cambodge* apportait des dépêches importantes, tant pour le gouvernement de la France que pour celui de la Grande-Bretagne ; ces dépêches, renfermées dans de

—Comment cela ?

—Vérification faite, à l'aide des feuilles sur lesquelles on a le soin d'inscrire l'adresse des diverses correspondances contenues dans chaque sac, on a constaté qu'il ne manquait qu'un seul pli, lequel devait être adressé au ministre de la marine, à Paris.

—Voilà qui est singulier.

—N'est-ce pas ?

—Et l'on n'a touché à aucune des valeurs ?

—A aucune.

—C'est étrange. L'incident se réduit à peu de chose, et je me demande ce que l'on va faire.



M. CYPRIEN LEDUC

grands sacs de toile, ont été transportés du bord à la gare par un fourgon que deux hommes sûrs accompagnaient.

—Eh bien ?

—Eh bien, quand ces sacs, sont parvenus au bureau ambulancier, on s'est aperçu que l'un d'eux avait été éventré.

—Diable.

—Vous comprenez l'émotion que cette découverte a dû causer tout d'abord ; ces dépêches, qui viennent de l'extrême Orient, contiennent souvent des valeurs considérables, et l'on pouvait croire qu'il s'agissait d'une audacieuse tentative de vol.

—En effet.

—On se trompait.

—On va dresser procès-verbal. Le directeur des postes des Bouches-du-Rhône sera chargé de procéder à une enquête, et en attendant, puisque rien ne nous retient plus ici, nous allons, nous, partir pour Paris.

Comme pour donner raison aux prévisions du petit vieillard, un coup de sifflet strident retentit dans l'air ; la machine lança vers le ciel deux ou trois jets vigoureux de fumée blanche et rousse, et le train quitta le quai avec une vitesse qui témoignait du désir légitime de regagner le temps que l'on venait de perdre.

Nous n'avons pas l'intention de raconter les incidents, peu intéressants d'ailleurs, qui se produisirent au cours du trajet.

Dès l'arrivée en gare de Paris, le colonel Robert s'empressa de quitter la salle d'attente et se dirigea, sa valise à la main, vers les voitures.

Toutefois, avant de s'éloigner, il se tourna vers son compagnon de voyage qui les suivait à peu de distance :

— Je me rends au Grand-Hôtel, lui dit-il : s'il vous est agréable que je vous dépose chez vous en passant, je serai heureux de vous offrir une place.

Le vieillard salua :

— Mille grâces, colonel, répondit-il ; je demeure, moi, rue de l'Abbaye... c'est-à-dire dans un quartier qui n'est pas sur votre itinéraire et je ne veux pas vous causer du dérangement.

— Alors, nous allons nous dire adieu.

— Bah ! on ne peut pas savoir... disons-nous toujours au revoir, puisque, après tout, cela n'engage à rien !... et comme je connais votre nom et votre adresse, permettez-moi de vous offrir ma carte, pour le cas où vous voudriez recourir à mes bons offices... On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

En parlant ainsi, le vieillard remit au colonel une carte sur laquelle il y avait ces mots imprimés :

CYPRIEN LEDUC

Archiviste paléographe

Puis les deux hommes se séparèrent et tirèrent chacun de son côté.

VII

LE COLONEL ROBERT

Le colonel avait glissé la carte de son compagnon dans la poche de son pardessus et quittait la gare de Lyon, se dirigeant vers la ligne des boulevards.

Le trajet fut vite franchi ; vingt-cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'il faisait son entrée dans la cours du Grand-Hôtel.

Deux garçons vinrent le recevoir quand il descendit de voiture.

— Monsieur veut-il que je le débarrasse de sa valise ? dit l'un d'eux.

Le colonel lui jeta sa couverture de voyage.

— Merci, dit-il assez sèchement ; je la porterai moi-même. Seulement, faites-moi donner une chambre tout de suite, et surtout recommandez que l'on allume un bon feu, car je suis littéralement glacé.

— Monsieur n'a pas d'autres bagages ?

— Mes bagages vont arriver. Voici mon nom. Vous les ferez monter à ma chambre.

Et il gravit le large escalier qui conduit à la terrasse sur laquelle ouvre le grand salon de conversation.

— Chambre cent vingt-sept ! dit alors la voix d'un nouveau garçon qui débouchait de l'intérieur.

Et s'inclinant devant le colonel :

— Si monsieur veut bien me suivre ! ajouta-t-il d'un ton obsequieux.

Le colonel le suivit, monta au premier étage, et pénétra bientôt dans une vaste chambre dans la cheminée de laquelle pétillait un bon feu de bois de chêne.

— Est-ce tout ce que monsieur désire ? interrogea encore le garçon.

— C'est tout pour le moment ! répondit le colonel ; recommandez, je vous prie, que l'on ne monte pas avant que j'ai sonné ! Je vais procéder à ma toilette, et je désire ne pas être dérangé. Allez !

Le garçon salua et sortit.

Dès qu'il l'eût vu s'éloigner, le colonel alla fermer la porte à double tour, revint prendre sa valise, qu'il avait déposée sur le lit, puis, l'ayant ouverte, il la plaça sur une table, devant laquelle il s'assit.

Son visage avait revêtu tout à coup une expression particulière d'audace et, pour ainsi dire, de férocité.

Une flamme sombre s'était allumée dans son œil profond ; une contraction énergique rapprochait maintenant ses sourcils épais et les ailes de son nez se dilataient avec des frissonnements de fauve.

Pourtant, la valise ouverte n'offrait rien qui pût justifier un pareil désordre.

Il n'y avait là que quelques objets de toilette, chemise de batiste, mouchoirs brodés, gants parfumés à la peinture de femme.

C'est à peine si le colonel y prit garde.

Sa main brutale se mit à fouiller à l'intérieur, rejetant fiévreusement sur le parquet gants et mouchoirs, et il ne s'arrêta que lorsque ses doigts touchèrent enfin le fond de la valise.

Alors, d'un geste farouche, il poussa un ressort dissimulé sous l'épaisseur de la toile, et du double fond mis ainsi à découvert, il tira une enveloppe, scellée de larges cachets de cire rouge.

A cette vue, une sorte de rugissement souleva sa poitrine.

Brusquement il fit sauter les cachets, déchira l'enveloppe de ses ongles impatients et enleva les diverses pièces qui s'y trouvaient contenues et qu'il étala sur la table.

Alors il examina les pièces avec un calme relatif.

Les unes étaient datées de Pondichéry, les autres de Chandernagor ; plusieurs enfin portaient le timbre du consul français de Calcutta.

— Bien ! bien ! c'est cela ! disait-il, rien n'y manque, mais l'acte, où est-il ? Quelque misérable l'aurait-il volé ? Ah ! non !

Et tout à coup, ses doigts se crispèrent sur un parchemin qui avait jusqu'alors échappé à son âpre recherche.

— Le voici ! s'écria-t-il triomphant, je savais bien ! C'est la constatation du décès. Si je n'avais agi à temps, tout était perdu !

Il étreignit sa poitrine avec force, et son regard effaré et soupçonneux fit le tour de la chambre.

Mais il était bien seul et l'on n'entendait que le bruit monotone des voyageurs et des domestiques qui allaient et venaient dans les corridors de l'hôtel.

Il sourit en haussant les épaules.

Puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le contenu de l'enveloppe, il réunit pièces et parchemin en un seul tas, qu'il lança dans la cheminée.

Presque aussitôt, une flamme brillante s'éleva au fond du foyer, et quelques secondes plus tard, tout était consumé !...

Alors il respira bruyamment et se redressa de toute sa hauteur.

— Maintenant, dit-il, je n'ai plus rien à redouter, il faudra plus de trois mois avant que les duplicatas de ces documents parviennent en France, et d'ici là, j'aurai écarté les derniers obstacles qui peuvent encore me barrer le chemin.

Il alla sur ces mots appuyer son doigt contre le bouton de la sonnerie électrique, et peu après un domestique se présentait sur le seuil de la porte.

— Mes bagages ? demanda le colonel.

— Ils viennent d'arriver... répondit le valet... Si monsieur le désire...

— Qu'on les apporte à l'instant !

Ce fut l'affaire de quelques minutes ; les bagages se composaient de deux grandes caisses que l'on installa immédiatement dans un vaste cabinet de toilette attenant à la chambre.

Quand tout fut terminé, le colonel s'habilla et sortit.

Sur le boulevard, il prit un coupé et se fit conduire rue de Castiglione. Il y a là, non loin du jardin des Tuileries, une agence de location et de vente d'hôtels ; il y entra.

— Monsieur, dit-il à la personne qui vint le recevoir, je suis arrivé ce matin à Paris et je suis descendu au Grand-Hôtel. Mais ce n'est là qu'une installation provisoire, et je désire louer un hôtel tout meublé que je puisse habiter pour ainsi dire immédiatement. J'ai pensé que je ne saurais mieux m'adresser qu'à vous, et j'ajoute que je suis disposé à faire un sacrifice pour le cas où vous me trouveriez ce que je cherche.

L'agent s'inclina en souriant :

—C'est une véritable chance, répondit-il, et le hasard nous favorise. J'ai, depuis ce matin, un hôtel à louer, dans les meilleures conditions, avec parc, écuries, remises, etc. ; toutes les installations qu'exige la vie moderne.

—Et où l'hôtel est-il situé ?

—Champs-Élysées.

—Ce serait bien. Le meuble est-il convenable ?

—Il est tout neuf. Il appartenait à une jeune femme qui s'est ruinée à la Bourse et qui le loue en attendant qu'un acquéreur sérieux se présente.

—Eh bien ! je serai peut-être cet acquéreur ; nous verrons... Quand pourrai-je y rentrer ?

—Tout de suite.

—C'est parfait. Et quel est le prix de location ?

—Trente mille francs, payable d'avance.

—Trente mille francs, soit ! je retrouverai cela sur la vente, si j'achète. Voici mon adresse. Demain ou après demain, j'irai voir l'hôtel, et ensuite nous réglerons l'affaire.

—Parfaitement.

—A demain donc !

—A demain, colonel, répondit l'agent qui avait eu le temps de jeter un coup d'œil sur la carte que l'on venait de lui remettre.

Le colonel remonta en voiture, mais avant d'en fermer la portière, il se pencha vers le cocher :

—Avenue du Bel-Air, trente-six, à Saint-Mandé ! dit-il d'un ton bref.

Et pendant que le coupé s'éloignait vers la rue de Rivoli, il se rejeta nonchalamment sur les coussins de velours.

Au bout d'une heure, la voiture s'arrêtait devant le numéro trente six de l'avenue du Bel-Air.

C'était une grande et belle maison, séparée de l'avenue par un parterre où poussaient des arbustes vivaces derrière une grille à fers de lances, — au-dessus de la porte d'entrée, sur une enseigne en bois noir, se détachaient en lettres blanches a filets verts, ces mots : *Institutions de demoiselles, jardin et cour couverte pour les récréations.*

Le colonel sauta sur le trottoir et alla sonner à la grille qui s'ouvrit immédiatement.

Il entra.

Sur le seuil de la porte, une vieille femme était venue voir.

—Madame Bourgeois ? dit le colonel.

—C'est ici !... je vais vous montrer le chemin.

Il pénétra alors dans un couloir d'allée, et on l'introduisit aussitôt dans un grand salon, où la vieille le laissa seul un instant.

Quelques secondes au plus, puis la porte s'ouvrit de nouveau, et madame Bourgeois elle-même parut sur le seuil.

Elle avait quarante ans environ ; sa tenue était correcte et froide.

Le colonel salua.

—Je vois que vous ne me reconnaissez pas, madame, dit-il en même temps.

—En effet, fit l'institutrice en cherchant à se rappeler.

—Je suis le colonel Robert.

—Ah ! pardon... je vous remets maintenant... veuillez m'excuser... c'est qu'il y a si longtemps que je ne vous avais vu.

—Il y a six mois.

—C'est cela.

—A cette époque, comme j'étais à la veille d'entreprendre un long voyage, je crus devoir confier à vos bons soins une jeune fille.

—Une de vos parentes.

—Précisément.

—Gilberte !

—Gilberte, une orpheline qui avait à peine seize ans et que j'avais recueillie dans la triste position où elle était.

Madame Bourgeois fit un geste d'approbation.

—Oh ! je n'ai rien oublié de ce que vous m'avez confié alors, dit-elle, vous avez été bien généreux pour la pauvre enfant, et j'éprouve une véritable satisfaction à vous assurer que jamais bienfait n'a été mieux placé.

—Alors vous êtes contente de Gilberte.

—C'est la plus douce, la plus soumise, j'ajouterai, la meilleure de mes pensionnaires.

—A la bonne heure !

—Est-ce que vous venez nous l'enlever ?

—Non, madame, — du moins, pour le moment, mon intention est de la laisser encore quelque temps entre vos mains. — J'espère qu'elle sait bien portée depuis que je ne l'ai vue.

Madame Bourgeois garda le silence à cette question et une ombre glissa sur son front.

Le colonel tressaillit.

—Vous ne répondez pas, dit-il vivement. L'enfant serait-elle malade ?

Madame Bourgeois protesta du geste.

—Non, répondit-elle, ne vous alarmez pas... Gilberte s'est toujours fort bien portée, et elle n'a cessé d'être heureuse et gaie, seulement, il faut bien que je le dise, depuis quelques semaines...

—Qu'y a-t-il ?

—Oh ! presque rien. Mais il me semble qu'elle est devenue triste, pour mieux dire, mélancolique... Sa gaieté a disparu, elle fuit les jeux de ses compagnes, enfin, on dirait qu'elle a quelque mystérieux sujet de chagrin.

—Est-ce possible ?

—J'exagère peut-être... L'amitié que je porte à l'enfant me fait voir les choses en noir... Pourtant, il est constant qu'elle n'est plus la même, et qu'il doit être survenu quelque trouble dans sa vie.

Le colonel fronça le sourcil.

—Ce que vous me dites, répliqua-t-il, change mes dispositions ; j'étais décidé à ne lui pas faire connaître encore mon retour, mais tout ceci m'inquiète et je ne veux pas remettre davantage.

—Vous désirez la voir ?

—Oui.

—Mais ce n'est pas pour la gronder, au moins ! Cette chère petite est une vraie sensitive, et je craindrais...

Le colonel serra la main de madame Bourgeois.

—Soyez tranquille, madame, dit-il ; je connais l'enfant, moi aussi, et pour rien au monde, je ne voudrais augmenter son trouble ou son chagrin. Seulement, une prière ! Vous allez voir Gilberte, eh bien ne lui dites pas que c'est le colonel Robert qui l'attend !

Madame Bourgeois sortit sur ces mots, et le colonel resta seul une seconde fois dans le salon de réception.

VIII

GILBERTE

L'attente ne fut pas, du reste, de longue durée.

Quelques minutes en effet s'étaient à peine écoulées, qu'un pas furtif et doux se faisait entendre dans le couloir, et que la porte s'ouvrit pour laisser passer une belle et gracieuse jeune fille.

C'était Gilberte !

Gilberte n'avait pas encore dix-sept ans elle était élancée et grande. Ses beaux cheveux d'un blond cendré, mettaient comme un nimbe d'or à son front, et par un singulier caprice de la nature, deux yeux noirs et profonds qui regardaient bien en face, imprimaient à sa beauté une expression de tendresse et de mélancolie, qui vous prenait par tous les sens à la fois.

Elle se présenta la lèvre souriante et dans tout l'épanouissement de sa candeur virginale, mais dès qu'elle eut aperçut le colonel, elle s'arrêta subitement et ses joues se couvrirent de pâleur.

—M. Robert ! balbutia-t-elle d'une voix faible comme un souffle en portant ses deux mains à son cœur.

Elle n'osait plus faire un pas. Le colonel alla à elle.

—Chère enfant, dit-il avec douceur en l'attirant à lui, qu'avez-vous donc, et pourquoi tremblez-vous ainsi ?

—C'est que...

—Parlez ?...

—On ne m'avait pas prévenue... je ne m'attendais pas...

Le colonel baisa tendrement au front.

—Je comprends, continua-t-il, et j'ai eu tort ! J'en avais pas d'abord l'intention de vous voir aujourd'hui... mais j'avais hâte d'avoir de vos nouvelles. Vous savez combien je m'intéresse à vous et quelle profonde affection je vous ai vouée.

—Oh ! vous êtes bon ! interrompit la jeune fille avec effusion.

—Je vous aime, et rien de ce qui vous touche ne peut m'être indifférent. Aussi, voyez !... je suis arrivé ce matin à Paris, après un long et pénible voyage, et ma première pensée a été de venir m'informer de vous ; j'avais hâte d'apprendre comment vous aviez passé le temps si long de la séparation, et si vous ne vous êtes pas trop ennuyée chez l'excellente madame Bourgeois.

Pendant qu'il parlait de la sorte, Gilberte avait eu le temps de se remettre ; les belles couleurs rosées étaient revenues à ses joues, sa lèvre s'était reprise à sourire et elle regardait le colonel sans trouble et sans confusion.

—Je n'oublierai jamais, répondit-elle avec une émotion sincère, toutes les bontés que vous avez eues pour moi. J'étais bien malheureuse quand vous êtes venu me chercher ! Orpheline, j'avais été recueillie par de pauvres ouvriers que la misère rendait cruels et chez lesquels je serais infailliblement morte de honte ou de faim !... Dieu ne l'a pas voulu et il vous a envoyé à mon secours. Vous m'avez arrachée aux mauvais traitements que je subissais ; vous m'avez confié aux soins de la meilleure des femmes, et depuis ce jour, tout ce que j'ai goûté de tranquillité et de bonheur, c'est à vous que je le dois ! Voilà, monsieur Robert, des choses que je me rappellerai toujours et dont mon cœur vous sera éternellement reconnaissant.

Le colonel approuva du geste.

—Vous êtes une adorable enfant dit-il. Je n'essayerai pas de cacher qu'il me plaît de vous entendre parler de la sorte... Moi, dès le jour où je vous ai rencontrée, j'ai senti qu'un sentiment puissant m'attirait vers vous—et j'ai compris que vous étiez destinée à jouer peut-être un grand rôle dans mon existence.

—Que dites-vous !

—Je vous expliquerai tout cela, quelque jour... voyez-vous, j'ai été bien éprouvé déjà dans ma vie, et, quoique je sois encore relativement jeune, j'ai cruellement souffert...

—Est-ce possible !

—Et qu'importe... si l'avenir peut faire oublier le passé et si l'on peut espérer se reposer enfin dans un sentiment fait de paternité et d'amour !... Mais ne parlons pas de ces choses, mon enfant bien-aimée... ce n'est ici ni le lieu, ni le moment... et si j'ai tenu à vous entretenir à cette heure, c'est que les paroles de madame Bourgeois m'avaient un peu alarmée sur votre compte.

—Comment cela ! fit Gilberte, avec un étonnement inquiet, qu'a pu vous dire madame Bourgeois ?

—Elle m'a confié que, depuis quelques semaines, elle a cru remarquer que vous aviez changé. Vous, naguère encore expansive et gaie, vous seriez devenue tout à coup mélancolique et triste. Madame Bourgeois s'est peut-être trompée et je le désire vivement ; mais si elle avait deviné, si vous aviez réellement quelque sujet de tristesse, il ne faudrait pas me le cacher, car, pour vous éviter un chagrin, une peine, vous ne doutez pas que je ne sois prêt à tous les sacrifices que vous réclamerez de mon amitié.

Dès les premiers mots du colonel, une vive rougeur avait monté au front de la jeune fille, et son regard s'était voilé, comme sous l'impression d'un sentiment douloureux.

Mais cette impression fut rapide ; elle comprit qu'il fallait réagir contre cette défaillance, et elle trouva la force de sourire.

—Madame Bourgeois m'a toujours témoigné une véritable

tendresse maternelle, répondit-elle en remuant doucement la tête ; elle m'entoure d'une surveillance constante qui est prompt à s'inquiéter, et je suis heureuse de vous assurer qu'elle s'est trompée.

—Alors, vous n'avez aucun sujet de tristesse ?

—Aucun, je vous le jure.

—Vous ne vous ennuyez pas ici ?...

—Ah ! je serais bien ingrate.

—C'est qu'il faudrait me le dire avec franchise, mon enfant ; à votre âge, on a quelquefois d'autres aspirations... inconsciemment on fait des rêves de vie plus incidentée, et, si cela était, je n'hésiterais pas à vous prendre tout de suite, près de moi, ou à vous choisir une autre maison d'éducation.

Le colonel n'avait pas achevé qu'à sa profonde stupéfaction, il remarqua que Gilberte se prenait à pâlir et à frissonner.

—Qu'avez-vous ? interrogea-t-il avec un redoublement d'attention.

—Moi, rien, répondit l'enfant avec effort.

—Cependant, vous pâlissez ?

—Oh ! ne vous inquiétez pas pour si peu ; une palpitation ! c'est douloureux, mais ça dure à peine le tant de le dire.

—Et vous n'en avez rien dit ?

—A quoi bon !

—J'en parlerai au médecin... à madame Bourgeois.

—Non ! non ! je vous en prie, à personne. Vraiment, c'est trop me traiter en enfant, aussi ! Voyez, c'est déjà fini, ne pensez plus à cela. Je suis bien ici, tout le monde m'aime, et si je devais quitter cette maison, je crois que cela me ferait beaucoup de chagrin.

Le colonel n'avait pas cessé d'observer la jeune fille ; à son tour, il se prit à sourire, et ses traits semblèrent s'éclairer.

—Soit ! dit-il, soit ! je ne veux pas accorder trop d'importance à ce détail dont nous aurons exagéré sans doute la portée... ne précipitons rien et attendons.

—Vous partez ?

—Je rentre à l'hôtel.

—Mais je vous reverrai ?

—N'en doutez pas.

—Alors, à bientôt ! dit Gilberte avec un éclair dans les yeux.

—Oui, à bientôt, mon enfant, répondit le colonel, et pensez quelquefois à moi, dont vous allez être désormais l'unique pensée !...

Une seconde fois, il posa ses lèvres sur le front de l'enfant, et un instant après il allait rejoindre sa voiture.

Madame Bourgeois l'attendoit un peu agitée dans le couloir.

—Eh bien ! dit-elle, dès qu'elle l'aperçut... vous l'avez vue ?

—Oui, madame, et je ne puis que vous remercier des soins dont vous l'entourez... Seulement, je crois comme vous que quelque désordre s'est produit dans l'esprit de cet enfant... et j'estime qu'il serait bon d'en connaître la cause.

—Je l'observerai.

—Sans qu'elle sans doute !

—Soyez sans inquiétude. Gilberte est trop candide pour concevoir de pareils soupçons ; elle ne s'apercevra de rien, et quand vous reviendrez, je saurai à quoi m'en tenir sur le trouble mystérieux dont elle-même peut-être ignore la cause.

Le colonel s'inclina sur ces mots, et il disparut aussitôt sur l'avenue du Bel-Air.

Si le lecteur le veut bien, nous le laisserons regagner le Grand-Hôtel et, retournant un instant en arrière, nous raconterons ce qui s'était passé dans un autre quartier de Paris, peu après l'arrivée en gare de Paris du train rapide de Marseille.

Nous avons dit que le colonel et M. Cyprien Leduc s'étaient séparés, tirant chacun de son côté, et pendant que le premier se faisait conduire au Grand-Hôtel, l'archiviste paléographe prenait modestement à pied le boulevard Saint-Germain, s'acheminant ainsi vers la rue de l'Abbaye.

Chemin faisant, il rencontra l'omnibus, sur lequel il monta avec son sac de voyage.

En moins d'une demi-heure, il fut rendu dans les environs de sa demeure, et quelques minutes après il pénétra dans l'appartement qu'il occupait et dont nous avons déjà donné une description sommaire.

Il n'y avait à ce moment qu'un employé dans le salon dont il avait fait son bureau principal.

C'était un jeune homme de vingt et quelques années, bien pris dans sa taille, les cheveux noirs abondants, l'œil intelligent et bien ouvert.

Au bruit que fit l'archiviste en entrant, il s'était retourné et avait jeté un cri.

—Monsieur Leduc! dit-il en allant à lui.

M. Cyprien Leduc lui serra la main avec cordialité, pendant qu'un air de satisfaction non équivoque éclatait sur ses traits.

—Ah! ah! je reconnais là mon René! dit-il... toujours exact et assidu. C'est bien... tu feras ton chemin, toi.

—Avez-vous fait un bon voyage? interrogea le jeune homme, en roulant un fauteuil vers son patron.

—Excellent, mon ami, excellent, répondit ce dernier. Ah! l'on voyage vite aujourd'hui. Ce n'est pas comme de mon temps... les diligences. Bon, que sont-elles devenues, les diligences?

—Vous êtes allé à Saint-Nicolas?

—J'en arrive.

—Et vous avez vu?

Une expression de tristesse glissa, à cette question, sur le front du vieillard; son œil se voila.

—J'ai vu tout ce qu'il fallait voir, dit-il au bout d'un instant; j'ai causé avec le notaire, j'ai fait bavarder les vieilles femmes, et je rapporte des documents qui valent leur pesant d'or.

—Mais ce n'est pas tout? balbutia René avec un regard inquiet.

L'archiviste fit un signe de la tête.

—Non!... répondit-il, et je n'ai rien oublié de ce qui t'intéresse. Quand j'ai eu recueilli tout ce je voulais, ou à peu près, je me suis rendu au champ de repos...

—Oh! que vous êtes bon.

—J'y suis resté une grande heure! Pauvre chère femme, elle n'a pas été heureuse dans la vie; elle a bien souffert, bien pleuré!

—Sainte mère! fit René avec un sanglot mal étouffé.

—Mais elle aura du moins, après sa mort, la paix qui lui a manqué pendant sa vie!... Une tombe discrète, entourée de recueillement, et des arbustes, des fleurs à profusion... Je m'y suis agenouillé; et si elle ma vue et entendu, elle doit savoir que je veillerai sur toi, comme sur mon pauvre enfant.

—Que de reconnaissance!...

—Eh! tu ne m'en dois aucune, mon ami... fais ta vie honnête; ne te laisse pas abattre par les épreuves que tu peux avoir à subir, et si tu élèves ton cœur à la hauteur de ta destinée, qui sait!... peut-être l'avenir te vengera-t-il du passé... Mais en voilà assez sur ce chapitre pour aujourd'hui... J'ai des courses importantes à faire, il ne faut pas perdre un temps précieux.

Le vieillard s'en alla à pas pressés, prendre une voiture aux abords de l'église Saint-Germain-des-Près.

—Où faut-il vous conduire, bourgeois? demanda le cocher, quand il vit que M. Cyprien Leduc ouvrait la portière.

—A Belleville, répondit ce dernier en pénétrant dans l'intérieur du coupé.

Et la voiture s'éloigna avec une sage lenteur.

IX

CYPRIEN LEDUC CONTINUE SES RECHERCHES.

Deux heures sonnaient, lorsque M. Cyprien Leduc s'arrêta à l'angle de la rue Pixérécourt

Il sauta lestement sur le trottoir, paya la course et s'engagea dans la rue.

Il n'alla pas loin.

Bientôt il suspendit sa marche et se prit à examiner avec attention la maison devant laquelle il se trouvait.

C'était une maison basse, d'apparence équivoque, dont la façade était étroite, presque sinistre, et dont le rez-de-chaussée était occupé par un marchand des quatre saisons.

Une vieille femme se tenait sur le pas de la porte... l'archiviste s'approcha.

—Pardon, ma bonne dame, dit-il tout en furetant du regard à droite et à gauche; y a-t-il longtemps que vous habitez le quartier?

—Il y aura dix ans au terme d'octobre, répondit la vieille, en devisageant soupçonneusement son interlocuteur.

—C'est bien ici le numéro que je cherche. Mais on a pu changer les numéros.

—Vous cherchez donc quelqu'un qui aurait habité cette maison.

—Oui!

—Comment s'appelait-il?

—Simon l'ébéniste.

—Ah! ah!...

—Vous le connaissez?

—C'te bêtise! puisque c'est mon homme et moi qui l'avons remplacé...

—Et qu'est-il devenu, depuis qu'il a quitté la rue Pixérécourt?

—Ma foi! vous m'en demandez bien long, et puis vous savez, moi, je n'aime pas les gens qui vont fourrer comme ça leur nez de fouine dans les affaires des autres.

Cyprien Leduc eut un sourire bénin.

—Oh! rassurez-vous, dit-il en clignant de l'œil; je ne suis pas ce que vous pensez. Si je recherche le nommé Simon, c'est tout à fait dans son intérêt, et il ne serait pas fâché d'apprendre ce que j'ai à lui dire.

Puis, se penchant vers la vieille:

—Il s'agit d'un mystère! ajouta-t-il en baissant la voix; si le Simon qui a habité ici est bien l'homme dont on m'a parlé..., avant huit jours, sa fortune est faite.

—Ah ben! en voilà un qui aurait de la chance, par exemple!

—N'est-ce pas?

—Un ivrogne...

—On me l'a dit.

—Il avait avec lui deux enfants... deux bijoux... deux anges, quoi!... et il les battait comme plâtre.

—C'est bien cela.

—Aussi, l'une, l'aînée, ne s'est pas laissée battre longtemps, allez! Un beau jour, elle a planté là la baraque, et quand nous avons remplacé le Simon ici, elle avait disparu; il ne lui restait plus qu'une petite fille de dix ans, la dernière! un amour celle-là, un peu pâlotte, parce qu'elle n'était pas heureuse, mais douce, avenante, avec des petites mines de chérubin. Ah! bien, si la Providence a des chances pareilles pour ce monde-là, faut qu'elle soit myope, pour sûr!

Cyprien Leduc applaudit du geste à ce bavartage.

—Vous avez bien raison, ma bonne dame, répliqua-t-il, et jamais semblable aubaine n'arrivera à des gens comme nous. Sait-on où le Simon est allé s'établir?

—S'établir! lui! allons donc! Quand il a quitté le quartier il a vendu tout son bazar; il s'est engagé dans quelque atelier de Belleville, où il ne fait que boire et miser, et loge maintenant dans un mauvais chenil de la rue de Romainville.

Le vieille archiviste n'eut garde d'oublier l'indication... il n'en demandait pas plus et ne tarda pas davantage.

Après quelques dernières questions adressées pour la forme à la vieille femme, il balbutia donc une excuse banale, salua avec humilité et s'éloigna.

Il avait hâte de gagner la rue de Romainville.

La maison qu'on lui avait indiquée est une de ces grandes

habitations d'ouvriers, comme on en rencontre beaucoup dans les faubourgs de Paris ou dans les villes manufacturières de France.

Une véritable ruche, où l'on entendait incessamment bourdonner tout un monde de femmes, d'enfants, de vieillards, et d'où partait, à tout heure du jour, un concert de voix discordantes qui dominaient le bruit des outils et le roulement des machines à coudre.

Au fond de l'allée, tout près de l'escalier qui desservait la maison principale, on avait placé la loge du concierge, et ce n'était pas une sinécure que la surveillance de cette demeure où l'on ne comptait pas moins de cent locataires ! Ce concierge était une femme, madame Langlois, sorte de matrone à la poitrine opulente, au ventre rebondi, dont la corpulence imposait à ceux ou celles qui auraient été tentés de s'abandonner à des velléités de révolte contre sa sévérité draconienne.

Il suffit d'un rapide examen à Cyprien Leduc pour comprendre qu'il ne rencontrerait pas rue de Romainville autant de complaisance que rue Pixérécourt, au point de vue des renseignements qu'il désirait obtenir. Mais c'était un homme particulièrement ingénieux, et, quand il enfila l'allée, il avait son plan bien arrêté.

Dans la loge, il trouva madame Langlois, qui, pour le moment, s'occupait du pot-au-feu, dont elle surveillait le doux mijotement sur les cendres chaudes de la cheminée.

Au bruit que fit l'archiviste en poussant la porte, elle se retourna et cligna des yeux pour mieux assurer son regard.

—Mille pardons de vous déranger, madame, dit l'archiviste d'un ton obséquieux... mais je viens d'apercevoir un écriteau à la porte, et comme je cherche des logements...

Madame Langlois avait fait un pas et s'était prise à détailler son interlocuteur.

—Il y a, en effet, une chambre à louer, répondit-elle, sans cesser son examen. c'est au cinquième, au fond de la cour.

—Et quel prix en demande-t-on ?

—Cent cinquante francs payables par trimestre et d'avance ?

—Diable !... c'est un peu cher, — mais pourrait-on enménager tout de suite ?

—La chambre est libre depuis le 8.

—Ah ! ceci est mieux — et voilà qui me déciderait. Serait-il indiscret de vous demander à visiter les lieux.

Madame Langlois eut un haut-le-corps.

—Pour ce qui est de ça, dit-elle, faudra repasser ; je suis seule pour une bonne heure encore, et je ne puis abandonner ma loge.

Soit ! soit ! fit l'archiviste, je n'insiste pas devant d'aussi excellentes raisons ; je repasserai plus tard, mais en attendant, comme je désire conserver mes droits de priorité, je vais vous laisser ce demer à Dieu, que vous me rendrez, s'il n'y a rien de fait, et que vous voudrez bien garder si nous tombons d'accord.

En parlant de la sorte, Cyprien Leduc tira de sa poche une pièce de cinq francs qu'il remit à madame Langlois.

Celle-ci eut, à cette vue, un tressaillement qui n'échappa point à l'archiviste.

—Voyez-vous, poursuivit-il d'un air bonhomme, ce n'est pas précisément pour louer une chambre dans ce quartier que j'étais sorti ce matin ; mais, puisque l'occasion se présente, je ne la laisserai pas échapper. Figurez-vous que je cherche quelqu'un dont on m'a mal donné l'adresse, et autant vaudrait chercher une aiguille dans une botte de foin.

—Vous cherchez quelqu'un, dit madame Langlois, qui tenait à se montrer aimable envers un locataire aussi libéral et poli.

—Et je ne le trouve pas, répondit l'archiviste : cependant il a dû demeurer dans les environs.

—Un ouvrier ?

—Précisément.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Simon.

—Et que fait-il ?

Il était ébéniste.

Madame Langlois fit entendre un sorte de gloussement.

—Simon l'ébéniste !... dit-elle ; ah ! par exemple, pour une chance, voilà ce qui peut s'appeler une vraie chance.

—Que voulez-vous dire ?

—Mais cette chambre qui est vacante...

—Eh bien ?

—Eh bien... c'est Simon qui l'occupait, il n'y a pas encore quinze jours.

—Avec sa fille ?

Une ombre passa à cette dernière question sur le front de madame Langlois.

Ah ! vous rouvrez là une plaie qui saigne encore, dit-elle en devenant subitement soucieuse. Pauvre petite Gilberte, c'est bien la plus jolie enfant que j'aie jamais vue... Elle avait treize ans à peine quand elle est venue habiter la maison, et au bout de la première semaine tout le monde l'aimait ici et la choyait... Moi, chaque fois que j'y pense, j'en ai les larmes aux yeux !

Qu'est-elle devenue ?

—Est-ce qu'on sait ?

—Simon aurait abandonné son enfant ?

—Bon ! Qui peut dire qu'elle était à lui, la chère créature ; moi, je ne le croirai jamais. D'abord, elle était bien trop douce et trop gentille pour ça. Ils avaient emménagé ensemble. Il occupait la chambre, et la petite couchait dans un méchant cabinet où on l'aurait trouvée morte de froid quelque jour d'hiver. Cela alla comme ça pendant quelques mois... mais, un beau matin, on ne revit plus l'enfant.

—Et Simon ?

—Lui ! Ah ! il s'en est bien inquiété, ma foi ! Pendant plus d'un mois, il rentrait pochard—quand il rentrait.

—Enfin, que supposez-vous ?

—Bon ! ça n'est pas malin—la petite était jeune ; elle se sera enfuie.

L'archiviste garda un moment le silence un pli soucieux avait creusé son front, il paraissait réfléchir.

Enfin, il releva la tête et gagna doucement la porte.

—Je suis heureux, dit-il, d'avoir pu causer un moment avec vous, madame Langlois, mais l'heure passe, et je vais à mes affaires avant la fin du jour. Je reviendrai et nous recauserons de tout cela.

—Quand vous voudrez.

—Et si vous apprenez quelque chose de nouveau sur ce Simon, ou sur Gilberte...

—Je vous le ferai savoir, soyez tranquille.

Cette fois, Cyprien Leduc s'éloigna en promettant bien de revenir.

Mais il ne revint pas... ce jour-là du moins... Ce qu'on venait de lui apprendre l'avait fort intrigué et il se demandait quelle pouvait être cette jeune femme à toilette tapageuse, qui s'intéressait au sort de Simon l'ébéniste.

X

A LA SALLE D'ARMES

A quelque temps de là, vers dix heures du matin, le colonel Robert quitta le Grand-Hôtel et se fit conduire rue du Faubourg-Montmartre, non loin de la rue Lafayette.

Il y avait là, à cette époque, un établissement célèbre, où l'on voyait passer tous les matins un certain nombre de jeunes gens appartenant à tous les mondes, qui venaient s'instruire ou se perfectionner dans l'art de l'escrime.

L'établissement était tenu par un professeur dont la renommée pouvait passer pour légendaire.

Quand une rencontre devait avoir lieu, on ne manquait ja mais de recourir à son expérience ; il avait des encouragements pour les débutants qui faisaient leurs premières armes, et des conseils dont les plus habiles avaient toujours à profiter.

Il était l'ami plutôt que le professeur de ses élèves, et ceux-ci avaient pris, depuis longtemps, l'habitude de le traiter familièrement et l'appelaient guère que par son petit nom. Auguste.

Ce matin, il y avait une quinzaine de personnes dans la grande salle, située au fond d'une cour spacieuse et bien éclairée. C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens : à peine y apercevait-on deux ou trois personnages plus sérieux, dont l'âge pouvait varier de trente-cinq à quarante-cinq ans, mais tout la tenue correcte, l'attitude dégagée et droite attestaient qu'ils n'avaient pas renoncé aux prétentions de la jeunesse.

Les uns le visage couvert d'un masque, le fleuret à la main, se livraient à quelques passes bénignes ; plusieurs tiraient au mur, sous la surveillance d'Auguste. Quant aux autres, il regardaient ou causaient entre eux des événements de la veille.

Parmi ceux-ci, il y avait un certain vicomte Bonnet d'Esclars qui menait un grand état à Paris, bien qu'on ne lui connût pas de ressources considérables, et Georges Berthaud, son ami intime, garçon relativement rangé, qui, pour le moment, était attaché au parquet en qualité d'avocat stagiaire ; les trois ou quatre jeunes gens qui les écoutaient ou leur donnaient la réplique appartenaient à la haute gomme et ont à peine besoin d'être présentés.

Cependant, la conversation languissait et devenait monotone, tous les mots de la fin des journaux du matin étaient épuisés, et le groupe allait peut-être se disperser, quand la porte de la salle s'ouvrit et qu'un nouveau personnage parut sur le seuil.

C'était le colonel Robert.

Nul ne le connaissait ; on ne l'avait jamais vu encore chez Auguste, et ce fut avec un vif sentiment de curiosité que chacun se prit à le regarder.

Il avait la prestance élégante ; sa toilette du matin était irréprochable ; rien ne détonnait dans sa mise fort simple d'ailleurs, et l'on n'y put rien relever d'irrégulier ou d'incorrect.

La première impression fut donc tout à fait favorable, et elle s'accrut encore davantage quand on eut remarqué la fermeté de son regard, la distinction de son maintien et sur tout la couleur bistrée de ses joues qui accusaient une origine étrangère.

Il y eut un moment de surprise et d'intérêt.

Lui, cependant, s'avança sans raideur jusqu'au milieu de la salle, et avisant Auguste qui avait fait quelques pas à sa rencontre, il le salua d'un signe de tête familier, mais poli.

—M. Auguste ? dit-il en même temps.

—Moi même, monsieur, répondit le célèbre professeur.

—J'ai connu quelques-uns de vos élèves dans l'Inde d'où j'arrive, et je ne vous cache pas que j'avais le plus grand désir de vous connaître.

—Monsieur !...

—Voici ma carte, continua le colonel. Quand j'ai quitté Bombay pour revenir en Europe, je crois que je ne tirais pas trop mal. Mais j'ai beaucoup voyagé depuis, ma main s'est déshabituée à tenir un fleuret, et je crains bien de m'être un peu rouillé.

—Désirez-vous essayer ?

—C'est cela même.

—Eh bien, colonel, je suis à vos ordres, et si vous voulez bien choisir une épée.

Le colonel alla, sans répondre, à une panoplie où il prit un fleuret, et ayant ôté son habit, sans quitter ses gants, il revint vers le professeur qui l'attendait.

Un pareil incident était bien fait pour surexciter l'attention des spectateurs.

Les jeux cessèrent presque aussitôt, les conversations s'arrêtèrent comme par enchantement, et l'on s'empressa autour du colonel et d'Auguste.

Mais de tous les témoins de cette scène, c'était surtout le vicomte Bonnet d'Esclars qui paraissait le plus intéressé ; — il passait à bon droit pour le meilleur élève d'Auguste, les duels qu'il avait eus s'étaient toujours terminés à son avantage et il jouissait sous ce rapport, dans le monde du sport, d'une notoriété que nul ne cherchait à lui contester.

On comprend quel intérêt spécial devait l'animer en ce moment, et il se plaça de manière à ne rien perdre du spectacle qui allait lui être offert.

L'engagement commença.

Après les saluts d'usage, les deux adversaires étaient tombés en garde, immédiatement les deux épées se croisèrent.

Un grand silence s'était produit dans la galerie, comme s'il se fût agi d'un véritable duel, et dès les premières passes, il devint évident pour chacun que le professeur avait affaire à un adversaire digne de lui.

Mais cela dura peu, deux ou trois minutes au plus, au bout desquelles, au grand étonnement de la galerie, le fleuret du professeur alla toucher légèrement la fine batiste du colonel, qui baissa son arme avec un geste des plus courtois.

—Touché ! je suis touché !... dit-il en souriant... Je vous le disais bien, je suis rouillé, et il me faudra quelques-unes de vos leçons pour me remettre tout à fait en état.

En parlant ainsi, le colonel avait abandonné son fleuret aux mains d'un garçon de salle, et il était allé reprendre son habit.

Cependant, le professeur était resté soucieux et l'observait d'un œil troublé et inquiet.

Pour lui, ce qui venait de se passer n'était pas naturel, et il ne doutait pas que le colonel n'eût fait exprès de se laisser boutonner.

Pourquoi ? dans quel but mystérieux, — il cherchait et ne trouvait pas...

Il en était là de ses réflexions quand il se sentit toucher à l'épaule.

C'était le colonel.

—Mille grâces, monsieur Auguste, dit-il en lui tendant familièrement la main, et à demain, si vous le voulez bien.

—Oui, à demain, monsieur, balbutia le professeur, encore sous l'empire de sa préoccupation.

Et le colonel allait se retirer, quand il remarqua la curiosité dont il était l'objet de la part des habitués de la salle d'armes.

Chacun, en effet, avait été diversement impressionné, et quelques-uns manifestaient d'une manière non équivoque un commencement de sympathie très vive pour le gentleman qui venait de se révéler comme une des premières lames de Paris.

Cette impression n'échappa point au professeur à travers le trouble qu'il éprouvait, et il s'empressa de retenir son nouvel élève.

—Pardon, colonel, dit-il alors en s'inclinant, mais puisque vous annoncez l'intention de devenir un de mes clients, voulez-vous me permettre de vous présenter à ces messieurs que vous aurez le plaisir de rencontrer ici presque tous les jours.

Le colonel acquiesça du geste.

Il n'avait pas tenu à être précisément présenté, puisqu'il avait décliné tout d'abord son nom et sa qualité ; chacun savait déjà qu'il s'appelait le colonel Robert et qu'il arrivait de Bombay... le professeur se borna à donner les noms des personnes qui se trouvaient présentes, MM. Berthaud, de Maillepripé, Cormier, Henry de Lucenay, etc. etc., tous sans exception, jusqu'au vicomte Bonnet d'Esclars qu'il garda à dessein, pour le dernier...

—M. le vicomte Bonnet d'Esclars, ajouta-t-il en appuyant, est sans conteste, mon meilleur élève, et je crois que vous trouverez en lui un adversaire digne de vous.

Au nom du vicomte, le colonel avait fait un mouvement et s'était pris à le regarder avec attention.

—M. Bonnet ? répéta-t-il en oubliant de saluer, parbleu, la rencontre serait bizarre !

—Comment cela ? fit le vicomte avec étonnement.

—Oh ! il n'y a rien là de grave, et pourtant, on a vu parfois de ces hasards.

—Qu'est-ce donc ?

—Figurez-vous que j'ai fait, dans l'Inde, un assez grand nombre d'expéditions. Je commandais un régiment de cipayes admirablement discipliné, et que pour cette raison on envoyait souvent contre les rajahs révoltés. J'ai donc parcouru l'Inde

dans tous les sens, et, il y a plusieurs années, j'y ai rencontré un personnage qui y faisait quelque bruit et qui passait pour un des plus riches et des plus aventureux étrangers que l'on eût encore vus dans ce pays.

—Et il s'appelait Bonnet ?

—Précisément.

—Il était Français ?

—Des environs de Marseille.

Le vicomte eut un tressaillement qu'il ne put dissimuler à temps.

—Vous avez connu ce Bonnet ? interrogea-t-il, d'une voix qu'il essayait de raffermir.

—Pendant quelques semaines seulement, répondit le colonel, c'était un garçon très expansif, exubérant même ; dépensant sa vie avec une prodigalité folle, et il m'a suffi de trois ou quatre jours passés en sa compagnie pour connaître une grande partie de sa vie...

—Et il était fort riche ? demanda encore le vicomte.

—C'est à-dire que sa fortune se chiffrait, m'a-t-on dit, par plusieurs centaines de millions.

—Diable !

—Dans l'Inde, cela n'est pas exorbitant.

—Enfin, qu'est-il devenu ?

Le colonel fit un geste insouciant.

—Bon ! il y a quatre ou cinq années de cela, répondit-il ; on vit très vite, là-bas ; on s'enrichit et on se ruine avec la même facilité ; il est peut-être très misérable aujourd'hui, à moins qu'il ne soit mort, ce qui dans ce dernier cas, serait de beaucoup préférable.

Mais pardon, monsieur le vicomte, je ne veux pas abuser plus longtemps de la bienveillante attention que vous ne prêtez. — nous nous reverrons ici quelquefois, je l'espère, et croyez à tout le plaisir que j'aurai à vous y rencontrer.

—Vous partez ?

—Je rentre ; il faut que je m'occupe de mon installation. J'ai loué un hôtel aux Champs-Élysées, je crois, et je dois aujourd'hui même visiter les lieux.

—Alors vous allez habiter Paris ?

—Pour une année au moins.

—Vous n'y connaissez personne ?

—Personne encore.

Eh bien !... j'espère que notre connaissance ne s'arrêtera pas là... Si vous voulez bien me venir voir quelquefois, mes amis et moi, nous vous ferons honneur de notre capitale.

—Que de grâces !

—Bah ! Vous ne trouvez pas ici les bayadères qui vous charmaient là-bas, les distractions violentes des chasses aux tigres ou à l'éléphant, mais Paris a des séductions non moins attirantes, et je suis bien convaincu que vous y prendrez quelque plaisir !

Tout en parlant de la sorte, le colonel et le vicomte avaient quitté la salle, traversé la cour et débouchaient sur le trottoir de la rue.

À quelques pas de la porte stationnait un somptueux coupé attelé de deux bêtes magnifiques, dont le cocher releva les rênes dès qu'il aperçut le vicomte d'Esclars...

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main, et le vicomte alla rejoindre son coupé.

Georges Berthaud le suivait à quelques pas.

—Décidément, vous ne venez pas avec nous ? dit d'Esclars.

—Non, répondit le jeune stagiaire, je vais au Palais, où j'ai quelques dossiers à consulter, mais à midi je serai de retour.

—Soit ! Oliva et moi nous allons faire un tour de bois, et à midi nous vous attendrons à déjeuner.

Et cette fois il pénétra dans le coupé qui partit au trot allongé de ses deux chevaux.

XI

LES INQUIÉTUDES DU PARQUET

Ainsi que le lecteur l'a compris, il y avait une femme dans

le coupé. Le vicomte venait de la nommer, elle s'appelait Oliva.

Elle avait vingt ans à peine ; elle était de taille moyenne, d'une élégance et d'une distinction rares. Sa beauté n'avait, pour ainsi dire, rien de précisément éclatant ; mais l'œil était ardent, la poitrine admirablement faite et l'on eût vainement cherché des attaches plus délicates et plus fines.

Un véritable chef-d'œuvre.

Il y avait à peine deux années qu'elle avait épousé le vicomte ; depuis, ils ne s'étaient pas quittés un seul jour. Oliva se trouvait heureuse dans le nid qu'on lui faisait, et elle ne songeait pas à s'envoler.

Dès que le vicomte se fut assis à côté d'Oliva et que le coupé eut atteint le boulevard, se dirigeant vers la grande avenue des Champs-Élysées, la jeune femme se tourna vers lui et avec une petite moue dédaigneuse :

—Vous n'étiez pas seul, je crois, dit-elle, quand vous êtes sorti de chez Auguste, et si je ne me trompe, vous avez donné la main à une personne que je ne connais pas ?...

—Vous avez parfaitement vu, chère amie, répondit le vicomte ; je sortais, en effet, en compagnie d'un homme que moi-même je ne connaissais pas, ce matin.

—Un étranger ?

—Un Indien... Le colonel Robert ; il vient habiter Paris ; peut-être s'y établir. Il a loué, aux Champs-Élysées, l'hôtel de cette pauvre Crapaudine.

—Le numéro trente-six ?

—C'est cela même... il est en train de monter sa maison. Je le crois fort riche, et je l'ai engagé à me venir voir ; je vous le présenterai.

Oliva eut un sourire, peut-être inconscient.

—À moi !... répondit-elle, et pourquoi faire ?

—Eh !... mais... ce sera une relation, voilà tout ! Le colonel est garçon ; il est relativement jeune, et il n'y aurait aucune bonne raison pour lui refuser une place dans notre amitié. D'ailleurs, je vous avouerai que, pour des motifs personnels, je ne serais pas fâché de causer avec lui, plus sérieusement que je n'ai pu le faire ce matin.

—Des motifs personnels, fit Oliva... Eh ! il fallait le dire tout de suite ; de quoi s'agit-il donc ?

—Une chose singulière.

—Vraiment !

—Figurez-vous que ce colonel a parcouru l'Inde dans tous les sens, et qu'il y a connu un certain Français du nom de Bonnet, dont on s'occupait beaucoup.

—Un Bonnet ? répéta la jeune femme, en devenant attentive.

—Oui, un aventurier, qui menait un train de rajah, et dont la fortune dépassait, disait-on, plusieurs centaines de millions.

—Est-ce possible ! se récria Oliva.

—Tout est possible dans ce pays de la féerie... mais ce qu'il y a de vraiment merveilleux... c'est que ce Bonnet pourrait bien m'être parent !...

—À vous ?...

—On voit des choses plus extraordinaires.

Pendant que le vicomte et sa femme devisaient de la sorte, le coupé brûlait l'avenue des Champs-Élysées, croisant de nombreux équipages qui déjà rentraient du bois pour le déjeuner.

—Quelle heure est-il donc ? demanda tout à coup Oliva en étouffant un bâillement...

—Onze heures et demie, répondit le vicomte, après avoir consulté sa montre.

—Est-ce que Georges Berthaud déjeune avec nous ?

—Il me l'a promis.

—Eh bien, rentrons, alors... car il me semble que je meurs de faim...

D'Esclars donna l'ordre de rentrer et l'on retourna aussitôt vers Paris.

Comme midi sonnait, le coupé s'arrêtait devant la marquise

de l'hôtel, situé à peu de distance de celui qu'avait loué le colonel Robert.

En traversant le salon, Oliva aperçut Georges Berthaud qui attendait...

— Oh ! vous êtes exact ! c'est bien, dit-elle.

Mais, au même instant, elle remarqua une ombre sur le front du jeune stagiaire.

— Eh ! qu'avez-vous donc ? ajouta-t-elle... vous voilà soucieux et tout triste.

— Ce n'est pas sans raison, répliqua Georges.

— Que se passe-t-il ?

— Des choses mystérieuses.

— Eh bien, vous nous conterez cela à table... Je tombe d'inanition... Venez ! venez.

On se mit à table, et quand la faim eut été un peu apaisée, Oliva, curieuse, se tourna vers Berthaud qui n'avait presque rien dit.

— Voyons ! voyons ! dit-elle. Le vicomte et moi, nous attendons.

— Vous le voulez ? fit Georges.

— Au besoin, nous le requérons, appuya le vicomte avec enjouement.

Georges fit un geste d'acquiescement.

— Je vous ai dit, reprit-il, que c'était mystérieux, j'ajoute rien que c'est même grave.

— Oh ! oh !

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, les deux crimes abominables commis, l'année dernière, à six mois de distance, le premier dans l'Argonne, le second aux environs de Marseille.

— Pardieu ! fit le vicomte... c'est-à-dire que, lorsque j'y pense, j'en ai encore la chair de poule... Quand on songe surtout que la police a été impuissante à trouver les coupables. Est-ce qu'elle aurait été plus heureuse depuis ?

— Ce n'est pas cela précisément.

Qu'est-ce donc ?

— Puisque vous vous rappelez les deux crimes, poursuivit le jeune stagiaire, vous devez vous souvenir qu'après le second, un homme avait été véhémentement soupçonné d'avoir trempé dans le double assassinat des environs de Marseille.

— En effet.

— C'était un vieillard.

— Cyprien Leduc.

— Archiviste paléographe ; malheureusement, à cette époque, on ne releva aucune preuve de complicité. Tout au plus, avait-on trouvé sa carte sur le lieu du crime et l'on ne jugea pas cet indice suffisant. On manda le Cyprien au parquet, on l'interrogea et l'on acquit la certitude qu'il ne pouvait être sérieusement inculpé.

— Et on le relâcha.

— On a eu tort.

— Enfin, qu'est devenu ce paléographe ?

— C'est là la question. Devant le procureur de la République, il avait déclaré qu'il était, lui, sur la piste du crime... et il s'était engagé à se présenter au bout de six mois, avec les preuves de ce qu'il avançait.

— Et l'a-t-on revu ?

— Pas encore... Seulement, vous comprenez qu'à partir du jour où il a été relâché, on l'a soumis à une surveillance qui ne s'est pas ralentie une heure ; on l'a suivi, épié, pendant six mois, et l'on n'est parvenu à rien découvrir de suspect dans sa conduite.

— Alors, on y a renoncé ?

— Peut-être, allait-on s'y résigner, quand un nouveau fait s'est produit, qui a réveillé brusquement l'attention un peu endormi de la police.

— Quel fait ?

— Tout récemment, à l'arrivée de la malle des Indes à Marseille, et au moment où le train rapide se disposait à quitter la gare, on s'est aperçu que le sac des dépêches avait été éventré et qu'un pli important adressé au ministre de la marine avait été volé...

— Bon ! c'est là un fait très regrettable, sans doute, mais cela est arrivé quelquefois, et je ne vois pas quel rapport...

— Vous auriez raison si l'événement se bornait à la disparition d'une dépêche, mais ici, il y a autre chose.

— Qu'y a-t-il ?

— Savez-vous quel personnage se trouvait ce jour-là dans le train rapide ?

— Qui cela ?

— Cyprien Leduc !

— Ah ! ah !

— Cyprien Leduc, qui revenait du village de Saint-Nicolas et qui est arrivé juste pour assister à la violation du sac des dépêches.

— Il y a là, en effet, une coïncidence...

— A laquelle il ne convient peut-être pas de donner encore trop d'importance, mais qu'il est bon de retenir pour l'intérêt des enquêtes ultérieures : dès que ce fait est parvenu à la connaissance de la police, un de nos plus habiles agents s'est mis en campagne et l'on a filé le Cyprien... à l'heure où je vous parle, on sait que, récemment, il a battu tous les quartiers de Belleville à la recherche d'un certain ouvrier, qu'il a désigné sous le nom de *Simon l'ébéniste*.

Jusqu'à là, Oliva avait écouté d'une oreille bienveillante le récit du jeune stagiaire, mais sans y attacher un bien grand intérêt. Elle souriait de temps à autre ou approuvait de la tête, mais quand le nom de Simon l'ébéniste vint à tomber tout à coup dans la conversation, un tressaillement involontaire vint mordre ses chairs, une flamme soudaine s'alluma dans son regard, et sa main se crispa sur les dentelles de sa manche.

— *Simon l'ébéniste* ! interrompit-elle machinalement et comme malgré elle.

Le vicomte et Georges Berthaud la regardèrent avec étonnement.

— Est-ce que vous auriez connu cet homme ? demanda le vicomte.

— Moi ! fit Oliva avec une moue dédaigneuse... et où voulez-vous que je l'aie connu ?

— Dame ! on ne sait pas.

— Vous êtes fou.

— Enfin, ceci est un incident sans importance, après tout ; et je cherche, mon cher Georges, ce que les promenades de l'archiviste à Belleville, peuvent jeter de lumière sur les sombres crimes de l'Argonne et de Marseille.

Georges Berthaud n'eut pas le temps de répondre.

Un valet venait d'entrer, portant sur un plateau d'argent une carte qu'il alla présenter à Bonnet d'Esclars.

— Qu'est cela ? interrogea ce dernier.

— C'est une personne qui demande à parler à M. le vicomte. J'ai dit que M. le vicomte déjeunait. Cette personne a insisté et m'a prié de remettre sa carte.

Le vicomte prit la carte, et il n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'il laissa échapper un mouvement de profonde stupéfaction.

— Pardieu ! dit-il en même temps, nous parlions de coïncidence ; en voici une qui a bien son prix.

— Quelle est donc cette personne, demanda Oliva.

— Lisez vous-même.

Et la jeune femme lut et poussa un cri.

— Cyprien Leduc, dit-elle.

— Que faut-il faire ? questionna le vicomte.

— Eh mais ! il n'y a pas à hésiter, répliqua Oliva ; pour mon compte, je ne cache pas que je serais curieuse de voir cet homme.

— Moi, de même ! ajouta le jeune stagiaire.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, conclut le vicomte.

Et s'adressant au valet :

— Jean, ordonna-t-il, introduisez la personne qui vous a remis cette carte.

Le valet sortit, et dix secondes plus tard il rentrait, précédant Cyprien Leduc de quelques pas.

Les regards des trois convives s'étaient portés en même temps sur ce dernier.

XII

LES HÉRITIERS DU NABAB

Mais Cyprien Leduc ne se laissa pas décontenancer par la curiosité dont il était l'objet.

Il salua sans embarras et s'avança vers le vicomte.

—Je vous demande pardon de venir vous déranger, à cette heure, dit-il alors ; mais je suis fort occupé dans la journée, et je ne puis pas toujours disposer de mon temps.

—Vous êtes paléographe, monsieur ?

—Oui, monsieur ; toutefois la paléographie, ou, pour m'exprimer vulgairement, la recherche des origines de l'écriture et des formes diverses qu'elle a affectées chez les différents peuples et dans des temps différents, n'est pas ce qui me fait vivre... Spécialement, je suis généalogiste... c'est-à-dire que je m'occupe de cette science importante qui a pour objet l'exposition de la filiation et de la propagation des races et des familles.

—C'est une science fort intéressante.

—Vous pouvez même dire importante, monsieur, car son utilité dérive des moyens qu'elle fournit de légitimer ou de rejeter certaines prétentions fondées sur la naissance ou le degré de parenté... et c'est surtout dans les affaires de succession que nous intervenons le plus utilement.

—Mais ce n'est pas une affaire de ce genre qui me procure le plaisir de votre visite ?

—On ne sait jamais, répondit Cyprien Leduc en souriant : en fait de filiation, le champ est infini et dans les temps modernes surtout, par cette fusion effrénée des races et des familles, on n'est jamais sûr de ne pas être parent des riches inconnus qui viennent à décéder. C'est ce qui fait la fortune de notre institution.

—Enfin... quel est précisément le motif qui vous amène ?

—Voici... monsieur... c'est bien, n'est-ce pas, à M. le vicomte d'Esclars que j'ai l'honneur de parler ?...

—Sans doute.

—Bonnet d'Esclars, insista l'archiviste.

—C'est cela même...

—Et M. le vicomte est né dans le Midi ?

—A Arles... où mon bisaïeul était allé se réfugier au moment des guerres de religion.

L'archiviste approuva de la tête.

—Je ne m'étais pas trompé, alors... dit-il avec satisfaction, et dès lors la lumière se fait sur un point qui était resté obscur jusqu'ici.

—Quel point ?

—Votre parenté avec un certain Bonnet de Saint-Nicolas, qui a dû quitter la France, il y a quelque vingt ans, et que l'on n'a plus revu depuis.

Le vicomte fit un haut-le-corps.

—Et que voyez-vous d'intéressant, répliqua-t-il, à ce qu'il soit établi que je suis ou non parent de ce Bonnet. Je n'ai aucune raison, moi, pour m'inquiéter peu ou beaucoup de cette parenté.

—Vous avez au contraire, monsieur le vicomte, deux bonnes raisons pour cela, répartit M. Cyprien Leduc, et, si vous le voulez bien je vais vous les présenter clairement et sans ambages.

Ces paroles avaient été dites par l'archiviste sur un ton ferme et résolu qui frappa le vicomte ainsi que Georges Berthaud : ils comprirent tout de suite qu'ils touchaient au point capital de la communication et devinrent plus attentifs.

L'archiviste reprit :

—Admettez, monsieur le vicomte, dit-il, que le Bonnet dont je parle ait fait à l'étranger une de ces fortunes fabuleuses qui n'ont pas d'équivalent en Europe, et qu'il soit mort là-bas sans laisser d'héritier direct et sans faire de testament : croyez-vous qu'il serait indifférent d'occuper, pour la circonstance, une place quelle qu'elle soit dans la généalogie de la famille Bonnet ?

—Au fait!... vous avez raison ! répondit le vicomte en souriant ; et les d'Esclars ne se croiraient pas déshonorés pour devoir quelques millions à l'héritage d'un parent aventurier.

—A la bonne heure !

—Mais êtes-vous sûr qu'il existe un Bonnet millionnaire ?

—J'en suis absolument sûr.

—Et il est mort ?

—Je n'en ai pas les preuves—mais j'ai tout lieu de le croire.

—Enfin, dans cette situation, quel est, je le répète, le motif particulier qui vous amène chez moi ?

—Je n'en ai qu'un, monsieur le vicomte, répondit l'archiviste ; c'est de vous dire de prendre garde, parce que, avant quelque temps, vous pourriez bien être assassiné, comme l'ont été les Lelorrain, de l'Argonne, et les Valentin, de Saint-Nicolas.

Au ton de bonhomie railleuse dont ces derniers mots étaient prononcés ; le vicomte se prit à frissonner, et il échangea un rapide regard avec l'avocat stagiaire.

—Assassiné ! répéta-t-il, moi !... et dans quel intérêt ?

—C'est limpide, cependant.

—Expliquez-vous.

—Grâce aux recherches auxquelles je me suis livré, il est aujourd'hui péremptoirement établi, pour moi, que les Lelorrain et les Valentin appartiennent à la famille des Bonnet et qu'ils pouvaient être appelés à profiter de l'héritage du Bonnet de l'Inde. Si donc ils ont été assassinés dans les circonstances que vous savez, c'est que l'on a eu intérêt à les faire disparaître, pour laisser la place nette à un héritier inconnu, mystérieux, qui n'entend entrer en partage avec personne.

—Et cet héritier ? interrogea encore le vicomte.

—Je ne le connais pas ! répondit Cyprien Leduc.

—Enfin, intervint Georges Berthaud, pour parler plus clairement encore, quelles sont, selon vous, les personnes qui, à l'heure actuelle, seraient aptes à prendre part à l'héritage Bonnet et qui, par conséquent, pourraient être menacées ?

L'archiviste parut se recueillir un moment ; puis il reprit :

—Sauf erreur ou omission, dit-il,—mais je ne crois pas me tromper, il n'y a plus présentement que M. le vicomte Bonnet d'Esclars et deux enfants, deux filles, qui ont été, pendant quelques années, confiées à un ouvrier connu sous le nom de "Simon l'ébéniste" et qui, depuis, ont disparu sans que j'aie pu encore trouver leurs traces.

Il y eut un silence de quelques secondes, au bout desquelles le vicomte poussa une cri et se précipita vers Oliva.

La jeune femme était devenue tout à coup sombre et blême ; les traits de son visage étaient contractés ; une flamme intense brûlait maintenant son regard.

—Oliva!... s'écria le vicomte en la voyant près de défaillir, qu'avez-vous, et d'où vient cette pâleur ?

Oliva passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée importune, et sa poitrine se souleva avec effort.

—Et que puis-je avoir ? répondit-elle ; ce sont vos récits d'assassinat qui me font peur ! Croyez-vous, vraiment, que ce soit là une conversation bien agréable, et ne comprenez-vous pas que je puisse être émue à la pensée qu'à partir d'aujourd'hui votre vie peut être incessamment menacée ?

—Chère amie, balbutia le vicomte, partagé entre l'attendrissement que lui témoignait la jeune femme et les appréhensions qu'avait fait naître dans son esprit la communication de l'archiviste.

—Madame a cent fois raison ! appuya l'avocat stagiaire ; la voilà maintenant toute tremblante, et on le serait à moins.

—Ne nous apesantissons pas plus qu'il ne convient sur des faits bizarres... Dieu merci, la police est active en France, et la vie des citoyens ne saurait être menacée impunément... Nous y veillerons d'ailleurs, et j'espère que M. Cyprien Leduc, qui connaît tant de choses, voudra bien nous y aider.

L'archiviste s'inclina.

—Du reste, continua l'avocat, si je ne me trompe, je crois

me rappeler que vous avez pris, il y a six mois, l'engagement formel d'apporter la lumière dans toutes ces obscurités, et je compte bien que vous serez promptement en mesure de la faire.—M. le procureur de la république m'en parlait ce matin encore, et je ne manquerai pas de lui dire...

Cyprien Leduc interrompit du geste, en fronçant le sourcil.
—Pardou, monsieur, dit-il avec une pointe d'ironie, je n'ai garde de me mettre en travers de votre zèle, et je ne vois aucun inconvénient à ce que vous rappeliez à M. le procureur la conversation que nous venons d'avoir ensemble... Seulement si vous voulez mettre le comble à votre obligeance, je vous serais reconnaissant d'adresser en même temps de ma part, à ce magistrat, une recommandation importante.

—Laquelle?
—La police est active, sans aucun doute, mais elle est parfois bien imprudente.

—Qu'est-ce à dire?
—Oh! presque rien... Il paraît toutefois que l'on n'a pas en moi une absolue confiance... On s'obstine à croire que je ne suis pas tout à fait exempt de complicité... et on me fait filer.

—Vraiment.
—Hier, je me suis rendu à Belleville.
—Eh bien?
—Eh bien... un agent m'a suivi.
—Quel mal y a-t-il à cela?
Cyprien Leduc haussa les épaules.
—Quel mal, demandez-vous, monsieur? répliqua-t-il avec une certaine vivacité, eh! pardieu, pour moi, il n'y en a aucun; mais pour les Bonnet qui existent encore il y a, je le répète,

le danger terrible d'être assassiné sans que l'on puisse prévoir d'avance quelle heure ou quelle arme choisira l'assassin; comprenez-vous?

Voilà ce qu'il faut dire à M. le procureur de la République, monsieur, et en le lui disant, mettez-le en garde contre le zèle excessif des agents chargés de me surveiller; la moindre imprudence pourrait compromettre les recherches que j'ai entreprises, et qui n'aboutiront sûrement que si l'on ne donne pas au meurtrier inconnu le soupçon du but que je poursuis.

Au surplus, ajouta l'archiviste en faisant quelques pas vers la porte, vous avez mon adresse; et si l'on avait besoin de renseignements complémentaires, je me ferais toujours un véritable plaisir de me rendre à l'appel qui me serait adressé.

Puis il salua et ne tarda pas à disparaître.
—Singulier homme! fit Georges Berthaud, dès qu'il l'eût vu franchir le seuil de la porte.

—Et plus singulière situation!... ajouta le vicomte... Mais bah!... A quoi bon se mettre ainsi l'esprit à la torture... Cette pauvre Oliva en est toute bouleversée... et il faut chasser au plus tôt de pareilles pensées. Voyons, vous êtes mieux, j'espère?...

—Oui... en effet... un peu mieux, répondit la jeune femme, mais tout de même cette perspective n'est pas rassurante.

—Nous prions notre ami Georges de veiller sur nous! et ce sera bien le diable... si, avec un pareil protecteur...

Georges s'était levé.
—Comptez sur moi, dit-il... je vais de ce pas au parquet, je verrai le chef de la police et il faudra bien que nous sachions à quoi nous en tenir sur ce mystérieux archiviste, qui refuse si obstinément de parler.

FIN

L'ÉPISODE QUI FAIT SUITE A POUR TITRE : **LE BAL MASQUÉ**

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boulevard P. 138 MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goëlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancred de Rohan
- 12 Nora

- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Édouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrestte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse

- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Armo Révélatrice
- 4 Le Comte d'Olligny
- 5 Le Parricide
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Nélida
- 8 Ginovra
- 9 Le Médecin des Folles, 1re série, L'Hôtel du Grand-Cerf
- 10 2e série, Une Erreur Judiciaire
- 11 3e série, Jeanne la Folle
- 12 4e série, Paula Baltus
- 13 5e série, Le Serment de Paula
- 14 6e série, L'Achat de la Maison des Folles
- 15 7e série, Le Drame de l'Albatros
- 16 8e série, Le Retour de l'Assassin
- 17 9e série, La pièce à conviction
- 18 10e série, L'Empoisonneur
- 19 11e série, Les exploits de Claude Marteau
- 20 12e série, La Place Saint-Jean

VENTE SANS RESERVE
AU BON MARCHÉ
MAISON ALPHONSE VALIQUETTE
 1869—RUE NOTRE-DAME—1871

GRANDE VENTE SANS RESERVE a 50 pour cent de reduction sans egard au coutant. A seul fin de clairer. Une réduction générale est faite sur toutes les lignes.
 La balance de nos marchandises d'ete, comme suit : Seersuckers, etoffes à robes, couvre-pieds blancs et de couleur, satins, soies, ruban à ceinturon, cachemires noirs et de couleur, garnitures de fantaisie, robes d'enfants, cretonnes, essuies-mains et serviettes, toiles et damas, etc. Gants de kid, cols, collets, poignets, chemises blanches et de couleur, corps et caleçons, bretelles et mouchoirs. La balance de notre stock de bas.
 Toutes les marchandises ci-haut mentionnées seront vendues d'ici à la fin du mois d'Août, sans egard aux pertes encourues.

—) SPÉCIALITÉS (—)

Coton blanc et jaune (double largeur), indiennes, mousseline, coton barré et carreauté.
 AUSSI : — Lot considerable de couvre-pieds blancs et de couleur, à être sacrifiés à 50 cents dans la piastre.

Venez tous a la grande vente du

AU BON MARCHÉ
 1869—RUE NOTRE-DAME—1871
 ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIETAIRE

GASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 22 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M.M. J. LEBLANC & CIE, 42 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 42 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 SEPTEMBRE 1887

1757 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, 19, rue St-Jacques, Montréal

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent

MONTREAL.

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.

REGLAGE PERFORAGE. NUMEROTAGE, ETC.

ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecure de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.